

SIXIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

ENLART (Camille).....	<i>Quelques monuments du moyen âge en Corse, gravures (III).</i>	129
ALBITRECCIA (Antoine)..	<i>Les Corses d'après l'histoire, la légende et la poésie, par J. E. Rossi (I).....</i>	136
COLONNA de GIOVELLINA (G ^{ral})..	<i>Les papes COLONNA.</i>	143
COURTILLIER (Gaston)..	<i>Lettres inédites de Prosper Mérimée adressées en Corse (III fin).....</i>	147
LECA (Dominique).....	<i>Napoléon serait-il Breton ?....</i>	152
CHUQUET (Arthur).....	<i>Documents historiques concernant la Corse en 1815 et 1816 (IV fin).....</i>	158

LA CORSE MODERNE. — *La Corse économique : Ses richesses naturelles (III) par Or'ZALLA.* — *Les cartes géologiques de la Corse, par X.X.X. (II fin).* — *Un Volcan en Corse, par Aug. CLAVEL.....* pages 65 à 72

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Les régions touristiques de la Corse par L. VILLAT : La Côte enchantée (III).* — *Les gorges de l'Asco en 1918, par M. A. CERVONI.* — *Souvenirs de Corse : Le Cap Corse, par P. CHAUVET (II fin).* — *Les Stations estivales en Corse : L'Ospedale, par Jean de QUENZA.* — *Paysage corse : Arrivée au port d'Ajaccio, par D. L.....* pages 73 à 80

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

10^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS :

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte, et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La *Revue historique et littéraire*, dont la sixième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderné et économique*, et *La Corse touristique et pittoresque*, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font, avec ses trois *Revues* distinctes, une publication *unique*, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

* * *

UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 15 fr. ; le numéro : 2 fr. 50 ; Etr. 3 fr.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. Etr. 7 fr.

Livraisons de la 2^e année avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. Etr. 8 fr.

Livraisons de la 3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année avec les tables..... 10 fr. Etr. 15 fr.

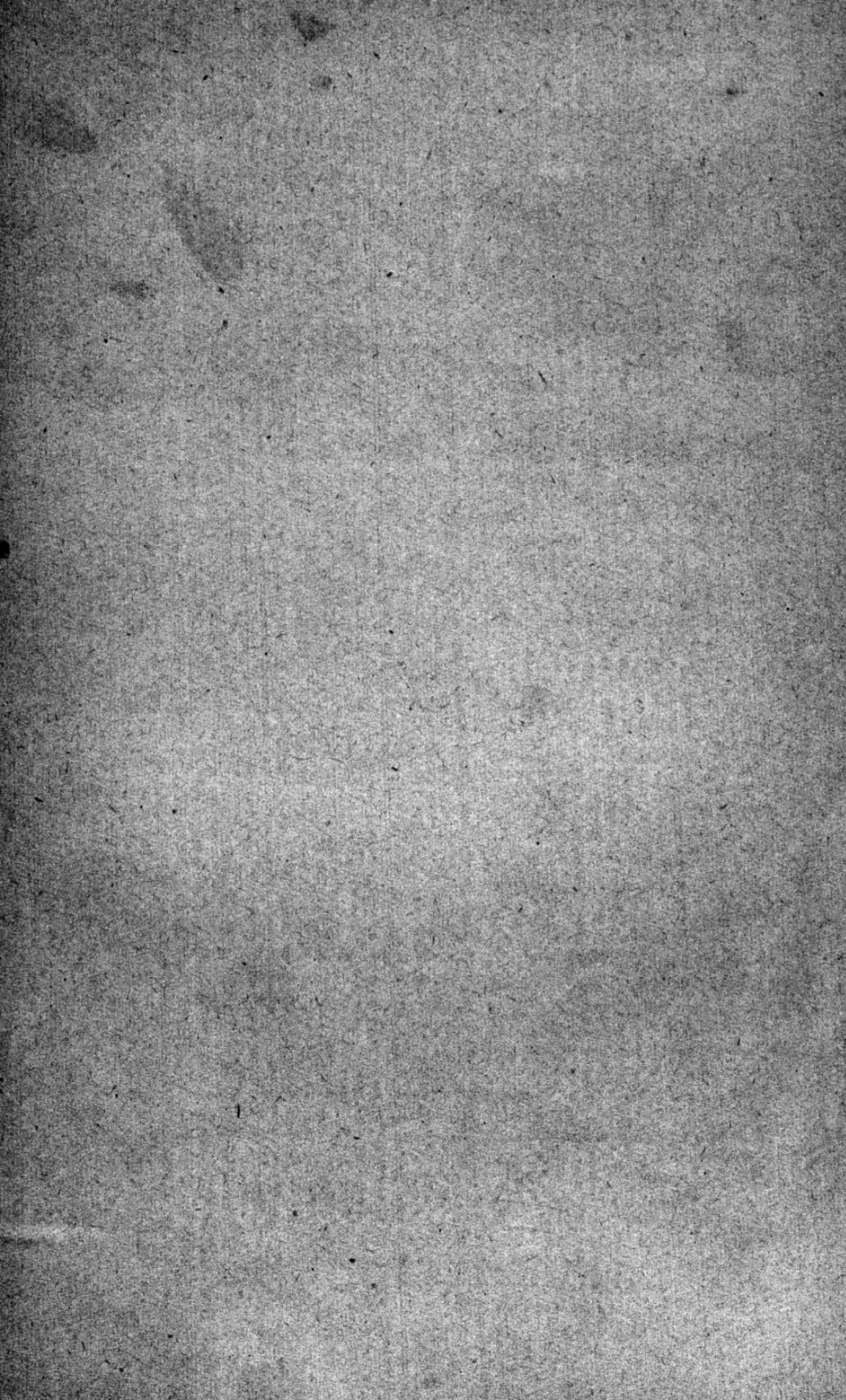
Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211,44, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. AMBROSI-R. (Ambroise)**, Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la *Société des Sciences*. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.
- ARRIGHI (Paul)**, ancien élève de l'École Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annuaire Corse*.
- BLANCHARD (Raoul)**, Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- CARCOPINO (Jérôme)**, Docteur ès-lettres, professeur à *La Sorbonne*.
- CHAUVET (Paul)**, Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).
- COURTILLIER (Gaston)**, Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.
- ENLART (Camille)**, Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro* ; Membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*.
- FILIPPI (Louis)**, Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
- FRANCESCINI (Emile)**, auteur d'études historiques sur la Corse.
- R. P. Dom. MARINI (Philippe)**, O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MARCAGGI (J.-B.)**, Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
- MAURY (Eugène)**, Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- NATALI (J.-B.)**, Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.
- PAGANELLI (Dono)**, Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne.
- PEYRE (Marius)**, professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.
- PICCIONI (Camille)**, *Ministre plénipotentiaire*, auteur d'études hist. sur la Corse.
- SANTELLI (César)**, Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.
- SANTONI (François)**, Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- SERGAT (Edmond)**, Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.
- VILLAT (Louis)**, Agrégé d'histoire et de géographie ; Docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.





REVUE DE LA CORSE

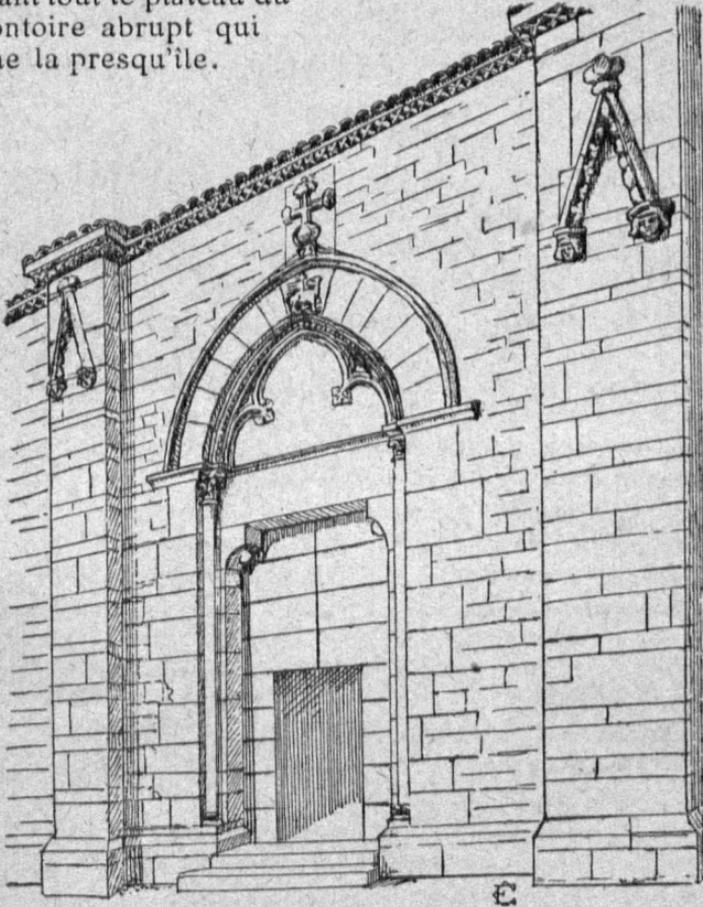
ANCIENNE ET MODERNE

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

Quelques monuments du moyen âge en Corse

BONIFACIO ⁽¹⁾ Eglise Saint-Dominique

La citadelle de Bonifacio est beaucoup plus qu'un château : c'est une vaste enceinte, en partie taillée dans le roc, occupant tout le plateau du promontoire abrupt qui termine la presqu'île.



Portail de la façade du Nord.

Cette enceinte est accessible par une seule porte, qui regarde la ville génoise, et ne lui est pas contigüe ; c'était une acropole, comme les cités de Carcassonne, Boulogne, Saint Li-

(1) *Suite*, voir à partir du n° 33 (Mai-Juin 1925).

zier ou Bastia, et c'était probablement toute la ville avant la domination des Gênois, qui construisirent au XIII^e siècle, sur l'autre moitié de la presqu'île, la nouvelle ville, de plan régulier.

L'enceinte de la citadelle n'est plus guère habitée, mais on y reconnaît les vestiges de six églises, dont deux accompagnaient des monastères.

Saint Dominique est la plus importante et la plus belle ; elle s'élève près de la porte, à côté de l'emplacement du château et de son puissant donjon (aujourd'hui démoli).

Selon l'opinion de M. le Commandant Espérandieu, les Templiers, qui occupèrent ce château furent les premiers possesseurs de l'église, l'auraient commencée en 1270 et elle aurait été terminée en 1343.

Cette dernière date semble déduite de deux inscriptions qui portent ce millésime et qui sont encastrées dans un mur, en regard de la façade nord de l'église : M. Espérandieu les a publiées (1).

La première est à la fois l'épithaphe de Giovanni Saliceti, massier de Saint Dominique et la commémoration d'une donation qu'il fit à l'œuvre de l'église. Cette donation comprend un four et une maison, sis à Bonifacio.

La seconde inscription résume la première et semble provenir de l'immeuble qui avait fait l'objet de la donation.

Les deux dates acceptées par le Commandant Espérandieu s'accordent avec l'architecture du monument.

Saint-Dominique a pu remplacer une église très ancienne —, car dans un contrefort de l'angle sud-ouest, on a maçonné une sculpture qui semble carolingienne : c'est une frise à décor géométrique méplat de faible relief : zigzags entre lignes horizontales, déterminant de petites cavités triangulaires.

Deux signes lapidaires peuvent être des signatures de maçons.

Le premier, à la base d'un contrefort du nord, est une croix gammée posée sur trois jambages qui peuvent représenter un trépied ou une lettre *M*. On voit un signe analogue, du XIII^e siècle, dans le cloître de Lapaïs (Chypre).

Le second est gravé sur la croix de pierre qui surmonte la toiture du sanctuaire. Il semble appartenir au XV^e siècle, sinon au XVI^e et figurer le monogramme *AV* ou *AL*. Sommé d'une croix simple.

L'église est complètement dégagée au Sud ; au Nord, elle est séparée de l'ancien couvent par une voie publique, que franchit un passage porté sur une arche. Le couvent a été rebâti,

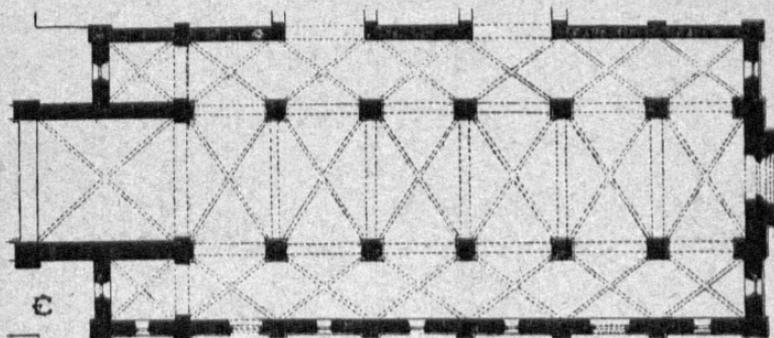
(1) *Bull. Archéol. du Comité des travaux Historiques*, 1893, p. 41.

du XVII^e siècle au XIX^e, à l'exception d'une cave et d'un pilier qui s'élève aujourd'hui dans un jardin. Ces témoins donnent à penser que le monastère du Moyen Age occupait le même emplacement.

On peut croire que les bâtiments, plus anciens, des Templiers, s'élevaient, au contraire, au sud et à l'est de l'église, entre son sanctuaire et le donjon. Le bas-côté sud, en effet n'a pas de fenêtres.

L'église entièrement couverte de voûtes d'ogives, comprend une nef de six travées, des bas-côtés aboutissant à deux chapelles carrées et un sanctuaire.

Celui-ci formait originairement un autre carré, comme à Saint-Julien, mais le mur du chevet fut détruit au XVIII^e siècle; pour créer un vaste chœur entouré de stalles.



Plan de l'église Saint-Dominique.

La nef est basse par rapport aux collatéraux, comme dans toutes les églises du midi.

Les voûtes latérales offrent la bizarrerie de manquer d'arcs doubleaux, comme dans les bâtiments du XII^e de l'évêché de Meaux. Des formerets existent dans la nef seulement.

Les ogives sont de simples boudins; leurs clefs s'ornent de médaillons circulaires encadrant des rosaces très simples. Les retombées sur les murs latéraux sont uniformément portées sur des consoles de deux assises profilées en quart de rond.

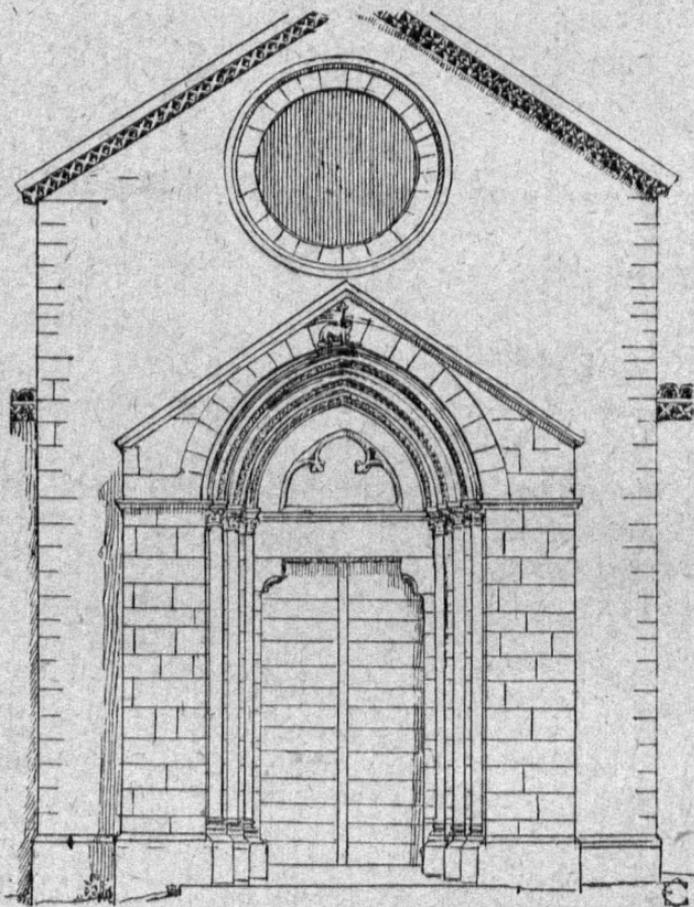
Les arcades à double voussure et les trois portails sont en tiers point, les fenêtres du bas-côté en plein cintre, simplement écrasées, avec une feuillure dessinant sous le cintre un arc trèslé et brisé. Les fenêtres de la nef sont actuellement carrées. Une rose s'ouvrait dans le pignon.

Les piliers ont le plan cruciforme avec colonnettes logées dans les angles rentrants; les impostes sont profilées en quart de rond.

Les colonnettes ont des bases attiques pourvues de petites griffes et des chapiteaux à crochets.

L'appareil, sauf à la façade, est alterné d'assises hautes et basses ; les contreforts, peu saillants et sans ressauts, sont contournés par la corniche, qui suit aussi les rampants du pignon. Cette corniche a un biseau couvert de fleurettes en pointe de diamant.

Le portail occidental, encadré d'un massif saillant, à fronton, à trois voussures moulurées et ornées des mêmes fleuret-



Portail de la façade occidentale

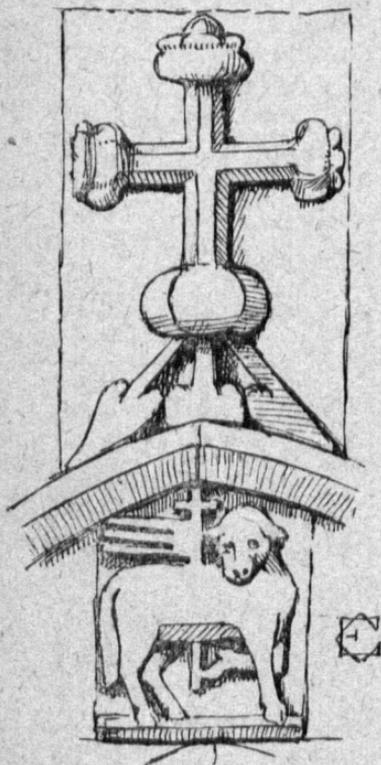
tes ; trois colonnettes y répondent sur chaque montant. Deux autres portails s'ouvrent au nord, ils n'ont qu'une voussure et une paire de colonnettes. L'archivolte s'encadre d'une moulure saillante sommée d'une croix fleuronnée.

Les trois portails ont un tympan lisse, destiné à la peinture : des redents terminés en feuilles de trèfle y dessinent l'arc

trilobé. Malgré leur brisure, les voussures ont une clef, sur laquelle se détache en relief l'Agneau pascal. Les linteaux reposent sur des corbeaux dont la tranche évidée porte un motif végétal sculpté.

Les trois portails se font remarquer par la hauteur de leurs piédroits ; c'est une proportion fréquente en Italie et dans le style gothique du Levant (1).

Les moulures prismatiques qui ornent les angles rentrants des voussures en sont entièrement indépendantes, comme le



Fronton du portail du Nord



Clocher de Saint-Dominique

sont les fûts des colonnettes des piédroits. C'est là une pratique propre à l'Italie.

Les deux travées occidentales ne furent achevées qu'au XIV^e siècle, car le pilier qui les sépare et les contreforts qui flanquent le portail nord sont ornés de frontons extrêmement aigus caractéristiques de cette époque par le style de leurs fleurons terminaux et des feuillages qui les décorent à l'inté-

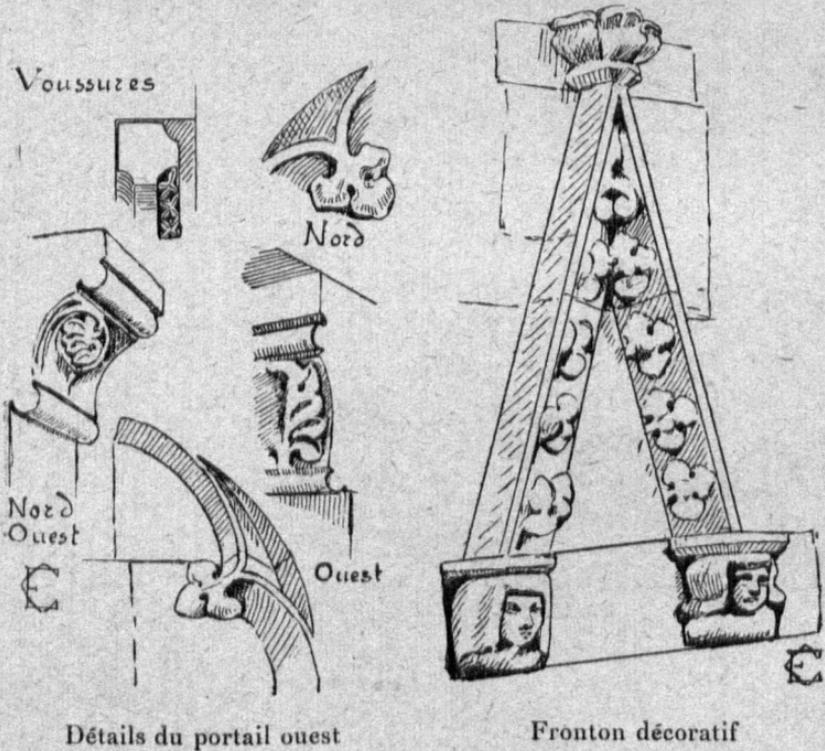
(1) Portail de Saint Jean d'Acre transporté au Caire; portail nord des Saints Jean et Paul à Famagouste (Chypre).

rieur. Ces frontons reposent sur des consoles en formes de tête d'hommes et de femmes. Ces têtes et les feuillages des re-dents des tympan ont aussi le style du XIV^e siècle. Les feuillages des corbeaux et des chapiteaux pourraient, au contraire remonter jusqu'à la fin du XII^e. Il n'est pourtant pas certain que l'édifice contienne rien d'antérieur au XIII^e.

Son ordonnance intérieure est exactement celle de Saint-Martin de Bologne.

La chapelle du sud-est a été surmontée d'un clocher octogone élégant et très particulier.

Une sorte de court tambour, formé de quatre côtés divisés en deux pans chacun, forme la transition entre le plan carré



de la chapelle et le plan octogone de la tour. A l'intérieur de ce tambour sont huit grandes trompes en plein cintre, gauchement construites. L'amincissement de leurs sommiers témoigne d'un travail italien. Le clocher est bâti en assises alternées, autre pratique italienne, mais sa plantation est caractéristique de l'architecture limousine, un angle de l'octogone répondant à chaque angle et un autre au centre de chaque côté de la base carrée.

Je ne doute pas que cette influence limousine ait atteint Bonifacio par la voie détournée de l'Italie.

En effet, les moines de Citeaux, qui avaient adopté la tour octogone limousine à Obazine (Corrèze) l'ont reproduite en Italie à Fossanova et la tour de Fossanova a été copiée à Sainte-Marie Majeure de Ferentino (Province de Rome) ; elle a pu faire école ailleurs.

Le clocher bonifacien a, comme la tour de Fossanova, deux étages octogones percés sur chaque face d'une baie géminée en tiers-point. La colonnette centrale de chaque baie a disparu, leurs arcs s'ornent d'un biseau chargé de petites fleurettes pyramidales à quatre pétales, motif répété à satiété à Saint-Dominique comme à Sainte-Marie. Il décore aussi les cordons qui séparent les étages de la tour. Celle-ci dut avoir à l'origine une toiture ou une flèche ; elle se couronne actuellement d'un crénelage du XV^e siècle ; les merlons y sont refendus à la mode italienne et leur angle rentrant se courbe en accolade renversée.

La cloche, décorée d'une Crucifixion et de têtes de chérubins, porte cette inscription :

CARBONUS FECIT M. D. CC VIII
A FULGORE ET TEMPESTATE LIBERA NOS DOMINE.

Cette date est probablement celle d'une restauration de l'édifice : elle s'appliquerait fort bien au maître autel en marbres de diverses couleurs, au chœur et aux stalles des moines. Quelques-unes des pierres tombales méritent description.

La plus belle est le monument de marbre blanc de Jean de Zicavo, (1) encastré à l'intérieur du bas-côté nord. L'épithaphe s'y encadre entre deux anges, à longues robes, debout, tenant un blason arrondi au sommet. Ces figurines extrêmement gracieuses appartiennent au meilleur style de la Renaissance italienne.

Le blason porte un arbre fleuri ; l'épithaphe, tracée en belle majuscule gothique, est ainsi libellée :

HIC JACET EGREGIUS VIR DNS JOHANNES
CICHAVENSIS, QUONDAM DOMINI
GALEOTTI, QUI OBIIT ANNO DNI
M. CCCC. LXVIII, DIE XXVIII JUNII
SEPULCHRUM IPSIUS FILIORUM ET
HEREDUM SUORUM.

Deux autres plaques de marbre blanc, encastrées dans la même paroi, portent les épithaphe d'un gouverneur et d'un capitaine génois.

(1) J'en ai publié la photographie dans les *Mélanges Emile Bertaux*.

D. O. M. IL MAGISTRO ANTONIO PELERANO,
 PATRICIO GENOVESE, LA QUARTA VOLTA
 DI BONIFACIO COMISSARIO DA POPULI
 AGRADITO (ET) CON SUO GIUSTO GOVERNATO
 A. VIII. GENARO 1591 HA RENTO IL [sic]
 SPIRITO AL SIGNORE, LASCIATO ESSERE QUI
 SEPOLTO, A MEMORIA DEL PATERNO AMORE
 CHE A BONIFACINI PORTAVA.

La dernière est ainsi conçue :

AUGUSTINI CORRADI, DUX MILITUM
 BONIFACIEN. OPTIME MERITUS OBIT
 21 DECEMBRIS 1772.

(à suivre)

Camille ENLARD, membre de l'Institut.

LES HISTORIENS DE LA CORSE

A propos d'un ouvrage oublié

LES CORSES

D'après l'histoire, la légende et la poésie

par J. E. Rossi (1)

à mes anciens professeurs, MM. VILLAT et AMBROSI.

Depuis vingt ans, les études sur la Corse ont fait de rapides progrès. De nombreuses publications, des ouvrages de valeur, ont vu le jour, composés selon les méthodes les plus rigoureuses. D'infatigables chercheurs ont apporté une patiente attention au problème insulaire. Je suis fier pour ma part, d'appartenir à la génération qui a reçu les leçons des maîtres dont les jeunes conceptions allaient bouleverser entièrement et renouveler l'histoire de notre île. Nous sommes à la veille d'aboutir à une synthèse élevée sur des données plus sérieuses et sur un travail d'analyse plus profond. Saluons avec joie l'ère nouvelle maintenant ouverte à l'histoire de notre pays et de notre civilisation. Il est cependant quelques ouvrages, écrits avant cette renaissance, qu'il convient de ne pas oublier : certes, ils n'atteignent pas la valeur critique des œuvres plus récentes et nous ne rechercherons pas en eux ce qu'il est impossible d'y trouver ; ils respirent cependant un tel amour de la terre natale ; l'intention à laquelle nous leur devons le jour est tellement pure, qu'il n'est peut-être pas mauvais de rappeler leur existence et de leur donner la place qui convient dans la bibliographie Corse. Le livre de Rossi est de ceux-là. Il a sans doute des défauts. Les péchés historiques y abondent et sur bien des points il faut

(1) J. E. Rossi, agrégé de l'Université, Proviseur du Lycée de Poitiers : *Les Corses* etc. 1 vol. in-12, 320 p. Poitiers, 1900, prix : 7 fr. 50.

se séparer de lui ; mais l'idée d'où est issu le volume, mérite d'être examinée de près et l'ardente affection de l'auteur pour son pays, ne doit pas rester ignorée des lecteurs de cette revue, auxquels rien de Corse ne saurait être étranger. J. E. Rossi était un universitaire. Agrégé de grammaire, après avoir exercé diverses fonctions dans quatorze établissements secondaires, il termina sa carrière comme proviseur du lycée de Poitiers. Que son amour des belles lettres ait eu sur son ouvrage une certaine influence, cela nous paraît indéniable. De la première à la dernière page l'expression est particulièrement soignée. Les classiques anciens exercent sur la plume de ce vieux maître un singulier ascendant et telle phrase sur les premiers habitants de l'île rappelle Tacite, Sénèque, ou Strabon. Quelquefois notre goût moderne est surpris par l'allure romantique de la phrase où l'influence de Rousseau s'étale librement :

« Avec toi j'apprenais à aimer la nature toujours si grandiose, si simple dans toutes ses manifestations. Sa voix amie berçait nos âmes, le matin, lorsque la vie s'épanouit du sein des ondes et sourit à la lumière, le soir, lorsqu'une mystérieuse mélancolie fait naître les regrets ou invite à l'espoir. » (Introduction).

Plus loin : « Des moulins rustiques bâtis en pierre sèche s'élèvent le long des ruisseaux, avec leur toit délabré recouvert de tuiles rouges et blanchi ça et là par la farine. » (p. 212).

Ce genre larmoyant n'est plus le nôtre. Nous préférons des termes moins désuets : plus mâles, lorsque nous voulons exprimer des sentiments ; plus réalistes, pour faire revivre un paysage. La sensiblerie lamartinienne n'est plus de ce temps. Toutefois si ce genre ne nous plaît plus, sachons gré à Rossi d'avoir un genre. Louons l'effort chez l'écrivain. Il est plus plaisant après tout, de lire d'agréables choses, sur un mode un peu suranné, que de cotoyer la négligence et la banalité. Quant à la manière dont est conçu le volume elle est fort simple : le livre, formé de 320 pages, se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur résume l'histoire de la Corse. La deuxième est un tableau de la société. La troisième offre la traduction approximative de quelques voceri et groupe divers renseignements géographiques et autres sur le pays.

C'est dire que Rossi a tenté de dresser un tableau d'ensemble des principales notions que tout honnête homme doit posséder sur la Corse. L'idée ne manque pas d'originalité. Il serait peut-être bon de la reprendre sur des bases nouvelles, en donnant à ce genre de travail un fonds d'érudition plus scientifique, une forme plus adaptée à nos goûts, une ampleur mieux accordée avec l'importance du sujet. Je crois l'heure venue de présenter au public lettré un exposé fidèle de notre évolution et de notre civilisation, une véritable ency-

clopédie Corse qui ferait appel à la collaboration de tous les spécialistes. Elle constituerait une synthèse vivante élevée à la gloire de notre pays. Telles sont les réflexions que suggère de prime abord la lecture de Rossi. Il n'est donc pas mauvais de revenir à cet heureux professeur dont le simple contact fait naître en nous la plus utile des suggestions.

Tout ce que la science historique a acquis dans ces dernières décades est absent de la première partie. Le chapitre premier intitulé *état d'indépendance* est très faible. L'auteur ignore le paléolithique, le néolithique, les débuts de l'âge des métaux. Ce chapitre d'introduction si important dans les monographies récentes est totalement à refaire. Nous qui sommes habitués à l'énumération des stations préhistoriques, à leur interprétation, à cette précision dans le commentaire dont les archéologues tirent aujourd'hui leurs plus beaux effets, nous ne pouvons nous habituer aux descriptions, pittoresques sans doute mais quelquefois un peu osées. Quant à ce qui nous est rapporté à la page 12 sur la capricieuse indépendance des individus avant l'arrivée des Phéniciens, nous nous permettrons d'en douter. Nous estimons au contraire que le clan primitif a dû être un organe aux règles très étroites, aux obligations nettement définies et que le souci de respecter la société d'alors dans le cadre du clan a dû être plus répandu que la libre agitation dont parle Rossi.

Le rôle des Phéniciens et des Grecs est vu sous un œil trop favorable. Les premiers auraient jeté en Corse les éléments du régime municipal. Les seconds seraient entrés dans l'île en apportant avec eux le principe d'indépendance. Les réminiscences classiques détournent notre historien du chemin de la vérité. Il faudrait se demander si le terme « Phénicien » ne cache pas très souvent les menées des marins et hommes d'affaires Carthageois. Quant aux Grecs ils ont séjourné trop peu de temps sur le rivage de Cyrnos pour avoir introduit un sentiment quel qu'il fût. Toutes ces affirmations nous paraissent téméraires. En outre Rossi présente, à notre avis, une grave lacune, en ne parlant pas assez des Etrusques. Dans l'histoire du bassin occidental de la Méditerranée, entre le VII^e et le V^{me} siècle avant J.-C., la Corse joue un rôle important. Elle sert de clé de voûte aux combinaisons maritimes de l'Etrurie. Aussi, lorsqu'en 560 les Phocéens viennent fonder Alalia, les Etrusques n'hésitent pas un instant : ils s'allient à Carthage pour chasser les Ioniens. Et cette alliance ne fut pas passagère : il semble que le succès Etrusque ait eu une vertu durable et que l'Etrurie put entreprendre l'exploitation rationnelle de la Corse d'où elle tira résine, cire, miel, bois, esclaves (Voir Homo : *l'Italie primi-*

tive). Ce protectorat économique dura longtemps. La bataille d'Aleria est de 540 environ. L'offensive Carthaginoise en Tyrrhénienne se place vers 270-250. Que s'est-il passé durant cet espace de 300 ans ? L'occupation étrusque. Et comme les Romains se sont installés en Corse dès 237, il est hors de doute que la Corse n'a subi que très superficiellement — pour ne pas dire point — l'influence de Carthage, tandis qu'elle a tenu une place bien plus grande dans l'empire Etrusque. Cela n'est-il pas naturel ? De tout temps la Toscane n'a-t-elle pas entretenu d'étroites relations avec l'île voisine ? Ne faudrait-il pas attribuer l'espèce de décadence dans laquelle les Romains ont trouvé la Corse à la disparition de l'ordre étrusque qui, sans avoir complètement transformé l'île, lui avait au moins assuré une certaine activité économique ?

Quant aux relations de la Corse et de Rome, Rossi les voit vraiment d'un œil trop sévère. Sans doute la conquête fut dure et les généraux se montrèrent impitoyables. Mais cela ne constitue-t-il pas le meilleur témoignage de la vaillance de nos pères ? Sans doute aussi, les fonctionnaires envoyés par Rome avant l'Empire furent-ils cruels et cupides. Il en fut de même pour presque toutes les provinces : la Sicile eut Verrès, et les derniers Républicains en Asie ne ménagèrent guère leurs sujets. Lorsque l'ordre fut rétabli partout, il le fut également dans l'île. La prospérité revint. Le siècle des Antonins fut apprécié par les indigènes de l'île comme par les autres nations de l'empire. Je crois le jugement récent plus équitable quand il dit :

« L'Empire Romain fit connaître à la plupart de ses habitants, une vie plus tranquille que celle de jadis ». (Ambrosi).

La meilleure preuve que l'île n'était pas au ban de l'empire vient du fait que le christianisme ne se fit pas attendre. Ce n'était certainement pas un monde d'esclaves que celui qui s'ouvrit si tôt aux idées d'affranchissement social et de dignité humaine venues alors de l'Orient.

Puis, voici la terrible tourmente barbare. L'auteur de l'ouvrage y voit un bien, parce que, dit-il, les invasions arrachent momentanément le pays à la domination Romaine (page 23). Nous voulons bien admettre que quelques-unes de ces dominations passagères ne furent pas trop odieuses. Mais il est difficile de nier que les deux cents ans passés sous les Byzantins furent pour la Corse une ère de dépopulation et de barbarie. Plus tard enfin, lorsque les Sarrasins se furent installés dans le pays, la misère des insulaires ne connut plus de bornes. Cette invasion musulmane Rossi n'en parle pas. Elle a cependant joué un rôle important dans l'évolution de nos mœurs. Période tragique où l'œuvre de Rome est oubliée,

la papauté impuissante ; alors prennent naissance les violences et les injustices ; alors prennent naissance les néfastes habitudes barbares qu'il faudra des siècles pour déraciner.

Rossi passe dès le chapitre suivant, intitulé Terre de commune, à l'histoire de Sambucuccio d'Alando. Il fait vivre ce personnage au XI^e siècle, il accepte l'erreur de Cirneo et de Gregori. La critique moderne n'admet plus cette interprétation. Nous ne pouvons plus suspecter la date de 1359 donnée par Giovanni della Grossa. Il convient donc de placer avant Sambucuccio la rivalité de Pise et de Gênes, ainsi que les aventures de Giudice le partisan des Pisans. En outre Rossi ne dit rien de la peste de 1348 et du mouvement si curieux des Giovannali. Le désordre ainsi introduit dans les faits ne permet pas de comprendre l'arrivée des Génois en Corse. Il est pourtant de toute nécessité d'éclaircir cette question.

L'intervention de la République Ligure, au temps du protectorat Pisan (qui rappelle singulièrement celui des Etrusques) n'avait rapporté à Gênes que des postes sur la côte. La Corse, livrée à elle-même, chercha un protecteur. Le menu peuple surtout, victime de la brutalité des grands, autorisa Sambucuccio à traiter avec Gênes. Je ne vois rien de honteux, pour nous autres Corses, à constater ce fait. Au temps où le parti populaire s'est tourné vers la République qu'aurait-il pu faire de mieux ? Gênes n'apparaissait-elle pas comme la reine du monde Tyrrhénien ? Pise écartée, quelle alliance plus profitable pouvait-on rechercher ? Rossi voit dans le clergé l'agent le plus actif de la propagande génoise. Il s'en indigne : « Grâce à l'influence des évêques, Gênes poursuit ses menées ténébreuses. » Avouons tout d'abord que nous ignorons presque tout du rôle du clergé. Mais en admettant même que le clergé ait été pro-génois, cela signifie simplement, comme il est maintes fois arrivé au moyen-âge, que le clergé se ralliait aux aspirations des classes inférieures contre les classes supérieures. Il représentait vraisemblablement en cela la cause de l'ordre et pour lui, l'agent d'ordre le plus sérieux était, en ce temps là, la République Génoise. Plût aux Dieux que le gouvernement Génois se fut attaché sérieusement à l'œuvre de protectorat ! Si, au lieu de la négliger, il avait organisé le domaine qui venait librement à lui, s'il avait voulu faire œuvre durable et prendre au sérieux sa domination, il n'aurait pas livré le pays, en 1378, aux six actionnaires de la Maonna qui ne virent dans la crise qu'une terre à exploiter. Dès lors les Corses seront persécutés non par le gouvernement mais par quelques mercantis sans vergogne. Et les relations avec Gênes se gâteront.

Au chapitre VI l'auteur n'insiste pas suffisamment sur le rôle de Vincentello d'Istria. Combien curieuse est cette figure de chevalier Corse qui donne son pays au roi d'Aragon, reste jusqu'au bout fidèle à sa parole donnée à l'Espagne, gouverne au nom du roi catholique, rétablit l'ordre et périt en 1434 victime de la trahison de ses meilleurs alliés. L'auteur ne parle pas non plus de la banque de Saint-Georges. Il y a là tout un côté économique de l'histoire Corse, sur lequel il n'insiste pas assez. Pour les banquiers Gênois l'administration de l'île est une affaire. Comme toujours en affaires, le principe est d'avancer le moins de capitaux et de tirer le plus de bénéfices. On doit reprocher aux financiers de Saint-Georges de n'avoir pas essayé de rapprocher la Corse de Gênes ou de l'Italie, de faire profiter notre île de l'admirable floraison artistique et littéraire que la péninsule connaissait alors. Ils n'ont pas su comprendre ce besoin d'assimilation à une civilisation supérieure. Là est leur tort. Mais ils ne devinaient pas ce désir du peuple Corse. Pour eux l'ordre suffisait : le reste — le côté moral surtout ne les intéressait pas.

Les chapitres sur l'histoire de la Corse aux 16^{me}, 17^{me} et 18^{me} siècles sont à peu près justes. L'histoire de Sampiero est rapportée dans ses grandes lignes. Des termes dithyrambiques célèbrent la fin du héros mort pour son pays. Partageons l'émotion de l'écrivain mais reconnaissons également combien le parti favorable aux gênois était fort dans cette Corse du XVI^e siècle. Là se pose la question des effets de l'occupation gênoise en Corse. L'idée que la Corse avait été maltraitée par la République n'était contestée de personne il y a vingt ans encore :

« Les gouverneurs, écrit Rossi, restent sourds à la voix du peuple, et l'anarchie va sans cesse grandissant, et les meurtres se multiplient impunément. »

Evidemment les documents abondent pour prouver que le XVII^{me} siècle fut, dans notre île, un siècle de fer, comme l'a surnommé M. Ambrosi. Toutefois depuis quelque temps un courant contraire se dessine. On se demande s'il n'y a pas lieu de reviser le jugement de l'histoire, et si Gênes, vraiment, n'a jamais rien fait pour le bien de notre pays. La question est d'importance : la résoudre dans un court article est naturellement chose impossible. Faut-il rester dans l'interprétation traditionnelle ? Faut-il chercher la vérité dans une autre thèse ? Il me paraît difficile d'admettre que le peuple corse ait été heureux au début du 18^{me} siècle. A qui la faute de tant de malheurs ? Aux Corses eux-mêmes disaient les gênois ; à l'administration gênoise disaient les Corses. Peut-être les

deux parties avaient-elles raison ? Le tempérament Corse s'accommodait mal des procédés mercantiles et parfois trop habiles des génois. Les génois ne comprenaient pas, eux, gens d'affaires, l'agitation souvent stérile et les aspirations souvent peu pratiques de leurs sujets.

La persistance à travers l'histoire, d'un parti progénois ne prouverait-elle pas que l'antinomie n'était pas irrémédiable ? On est en droit de se demander également si l'administration du pays a conservé un seul et même caractère de la fin du XVI^me jusqu'au commencement du XVIII^me siècle.

Est-il possible que dans ce monde génois par ailleurs si avisé, on n'ait trouvé pour les envoyer en Corse, que des maldroits ? Et ce, pendant plus de cent ans ? Enfin ne pourrait-on pas admettre que la République, impuissante, fermait les yeux sur des excès qu'elle ne pouvait empêcher, tout en les blâmant in petto ? Je m'imagine que les faits ont dû suivre la marche suivante ; l'administration génoise, du fait même qu'elle durait depuis longtemps, s'usait et la cupidité des administrateurs ne connaissait plus de bornes. D'ailleurs Gênes elle-même tombait en décadence et vivait la dernière page de son histoire comme cité souveraine. Au même moment les yeux des administrés s'ouvraient. La fiscalité, poussée à l'extrême, devenait d'autant plus gênante que l'on se rendait compte, maintenant, combien elle était inique. En outre ce peuple jeune éprouvait un vif besoin de s'instruire. Gênes ne lui apportait pas les satisfactions intellectuelles auxquelles il aspirait. L'Université Corse telle que Paoli la réalisera sera le plus beau titre de gloire du père de la patrie : il prouvera ainsi combien il savait comprendre les besoins de ses compatriotes. Ce désir d'affranchissement intellectuel et moral est le fruit, non pas seulement de la domination génoise, mais aussi de l'évolution naturelle de l'esprit Corse, toujours à l'affût de l'instruction, ami des nouveautés, ouvert aux curiosités de la philosophie, comme l'on disait alors. Lorsque cet esprit Corse s'est trouvé en opposition complète avec la bureaucratie génoise, la crise a éclaté. Alors les Corses de l'ère de l'émancipation n'ont retenu de Gênes que la vilaine figure qu'elle leur présentait à la veille de la Révolution ; mais en avait-il toujours été ainsi ? En toute sincérité, il convient de se poser la question. En toute sincérité, avouons qu'on ne peut encore y répondre. L'examen sera peut-être long et délicat. Notre qualité même de français nous permettra d'être impartiaux : l'école historique française est impartiale. C'est là son plus beau titre de gloire car elle ne sait pas mettre l'histoire ancienne au service des appétits contemporains.

(à suivre)

A. ALBITRECCIA.

LE SAINT-SIÈGE ET LES AFFINITÉS CORSES

○

Les papes COLONNA

La Corse qui s'honore de plusieurs saints (1) ne peut revendiquer, comme du reste l'Angleterre, qu'un seul souverain pontife (2) et de la part de ce pays, évidemment plus petit, mais si profondément et exclusivement catholique, le fait est plus étonnant.

Ce fut le pape Formose (3) si connu par les tragiques malheurs posthumes que lui attira la haine d'un successeur adversaire acharné de la faction allemande. Mais en dehors de l'illustre Martin V (4) (Oddone, fils d'Agapito della Colonna), on sait moins que d'autres pontifes, également romains, également d'origine Colonnese, ont occupé le Saint Siègre.

Parmi les nombreux compatriotes qui portent ce nom, qu'ils descendent soit des Cinarchesi, soit des Biancolacci leurs agnats, (5) il peut s'en trouver certainement que cette question intéresse et qui nous sachent gré de l'avoir étudiée et, si peu que ce soit, élucidée.

(1) Saint Parthée, Evêque et Martyr, Sainte Dêvôte, patronne de la Corse, Saintes Restitute et Julie, etc...

(2) Cet unique pape anglais fut Adrien IV (Nicolas Breakspeare, le 172^e).

(3) Formose (113^e pape 891-896). Sa mémoire fut flétrie par Etienne VI qui l'accusa d'usurpation et fit déterrer son cadavre neuf mois après son inhumation pour lui faire son procès.

(4) Martin V (213^e pape, 1417-1431).

(5) Si ces deux dénominations généalogiques qui précèdent sont devenues désuètes, elles ne le sont pas plus que celles de Cinarca ou de Terre de Commune avec lesquelles elles ne sont pas sans une certaine corrélation.

Ce serait sortir du cadre de cette courte notice que de remonter jusqu'au légendaire Ugo Colonna et à ses fils, sur lesquels on a tant écrit et discuté depuis le vieil annaliste Giovanni della Grossa. Mais il n'est pas inopportun de rappeler les nombreux rameaux entre lesquels se sont subdivisés les Biancolacci et les Cinarchesi, issus respectivement, suivant la tradition, de Bianco l'aîné et de Cinarco le cadet.

La seconde branche conserva beaucoup plus longtemps son éclat. Que ce soit la conséquence du massacre d'Arrigo bel Messere et de sa postérité mâle, ou du mariage de sa fille unique Bianca avec son cousin Antoine, un fait incontestable est que les fiefs de la branche aînée passèrent dans la branche cadette qui eut les destinées glorieuses que l'on sait.

Aux Biancolacci se rattachent les Arrighi de Casanova, les Colonna Ceccaldi, les Colonna de Giovellina, les Palagnacci et les Verdonacci ; aux Cinarchesi se rattachent les Colonna d'Istria, de Cesari Rocca, d'Ornano, de Bozzi, d'Attalà, de Leca, de Cristinacce, d'Anfriani, les Peretti della Rocca, les Rocca-Serra et encore les Casabianca, les Pozzo di Borgo et les Castellani.

Nous venons de dire qu'il y aurait eu plusieurs papes « colonnesi » — au moins cinq — et il y a de quoi grandement flatter notre amour propre, mais quels sont-ils? Tous les écrivains qui s'en sont occupés ne s'accordent que sur un seul, le moins éloigné de nous, le grand pape Martin V qui présida le Concile de Constance et mit fin au schisme d'Occident. Par sa notoriété et l'éclat de son règne, il est absolument hors de cause.

Ajoutons, en passant, que le modeste chef-lieu de canton qu'est Omessa lui doit, assure-t-on, sinon toute son église paroissiale de St-André apôtre, du moins de très beaux embellissements intérieurs et notamment le monument à la mémoire des fameux trois évêques ses parents (6). On y voit encore, à droite du chœur, leurs armes communes.

Mais si on remonte plus loin dans la suite des siècles, et qu'on veuille déterminer avec précision ceux qui ont précédé l'illustre pontife on se heurte à des contradictions. En fait de papes de cette famille, au moyen âge, on en trouverait plutôt trop et on éprouve l'embarras d'un choix difficile.

Il y aurait bien eu, antérieurement à l'an 1000, quatre autres papes (nous ne tiendrons pas compte de Benoît IX) (7) de cette maison des comtes de Tusculum (Frascati) dont sont issues les différentes lignes des princes Colonna actuels, romains, napolitains ou siciliens : d'abord Jean XI, fils d'Albéric de Spolète et de la trop célèbre Marozia, le 129^e (931-936), et Jean XII, le 133^e (ex-Octavien, 956-963) ; puis Benoît VIII, le 149^e (ex-Jean, 1012-1024) et enfin Jean XIX le 150^e (ex-Romain, 1024-1033) frère du précédent. C'est ce qu'affirment les *Memorie Colonesi*, ouvrage d'Antoine Coppi (Rome 1855), qui eut à sa disposition l'Archive de la grande famille romaine et qu'on peut considérer comme son historien officiel. Néanmoins on ne doit lui accorder une confiance absolue qu'à partir de Pietro della Colonna (1108).

Pour la période antérieure, la filiation est moins précise, la documentation plus vague, tellement vague même que tandis que d'une part l'*Annuario della nobiltà italiana* dit seulement, pour la notice Colonna : *Celebre famiglia Romana che dette alla Chiesa un papa Martino V (1417-1431) e alla quale la tradizione attribuisce altri quattro pontifice prima*

(6) Jean évêque de Mariana, Ambroise, év. d'Aléria et Antoine Natalino (Noël) év. d'Accia.

(7) Benoît IX (ex-Theophylacte), neveu des deux papes précédents Benoît VIII et Jean XIX, et fils d'Albéric, comte de Tusculum ; élu par l'intrigue à 12 ans en 1033, il scandalisa la chrétienté par ses désordres, fut deux fois chassé de Rome, finit par se repentir, résigner ses fonctions et mourut moine en 1054.

del mille, d'autre part l'annuaire similaire français, celui de Borel d'Hauterive, cite, bien entendu, le même Martin V et, « d'après la tradition » ajoute-t-il, quatre autres papes, Marcellinus, Sextius III, Etienne IV et Adrien III, élus respectivement en 304, 432, 816 et 884.

Comment opter entre ces deux groupes de quatre pontifes ? Car évidemment c'est tout l'un ou tout l'autre et aussi bien que pour nos listes électorales actuelles, le panachage est à éviter. Le second, du moins reste exactement dans la limite indiquée de l'an mille que dépassent sensiblement les derniers papes Tusculans.

Le comte de Mas-Latrie, membre de l'Institut (8), indique également les trois papes Jean et les deux autres papes Benoît que nous venons de voir plus haut et aussi Adrien I, le 96^e pape (772-795), dont fait état l'archidiacre D. Angelo Francesco Colonna, dans son manuscrit « Colonna Sagra » (9) ainsi que d'un autre Valentin (le 102^e) qui ne régna que quelques semaines, en 827, et qu'il est le seul à mentionner, croyons-nous, comme pape colonnese (10).

Par contre Filadelfo Mugnos, (*Historia della famiglia Colonna — in Venitia 1658*) cite encore Adrien III, ex-Isodore, le III^e pape, mais avec trois nouveaux : Saint Sixte I, martyr, (11) 8^e pape (115-125) ; St-Marcel 1^e, martyr, 81^e pape (307-310), successeur de St-Marcellin qui fut également martyr et avec lequel on l'a souvent confondu ; et Etienne V (ex-Zeturio, 112^e pape (885-891) qu'il appelle à tort Etienne VI, cousin ou frère d'Adrien III qui le nomma cardinal ; enfin comme toujours Martin V, ce qui fait que, malgré ces divergences, on retombe encore sur le nombre cinq.

C'est donc en tout quinze noms qui ont apparu sous notre plume et voilà bien dépassé ce chiffre, déjà si prestigieux cependant, de cinq pontifes, indiqué au début. C'est assez dire quelles réserves s'imposent sur leur authenticité.

Peut-on du moins accorder au dernier chiffre une créance absolue ? Il a pour lui, en tous cas, cette autorité d'avoir été admis par le Roi de France et ses conseillers. Quand la Corse fut devenue française et que, sur la demande d'Octave Colonna d'Istria et de Roch François Colonna de Cesari Rocca, des lettres patentes, relevant le titre comtal des intéressés, leur furent délivrées par Louis XVI, respectivement en Août

(8) Auteur d'un énorme travail (*Trésor chronologique d'Histoire et de Géographie pour l'étude et l'emploi des documents du Moyen âge*, Paris 1882).

(9) Dans ce manuscrit, il fait d'Ugo Colonna, l'arrière-neveu (pronipote) du pape Adrien I.

(10) La Grande Encyclopédie le rattache à la famille des Léonzi.

(11) De la famille Elvidia, d'après la même Encyclopédie.

1777 et en décembre 1784, il y fut reconnu « parmi les personnes distinguées de leur famille, cinq papes, plus de quarante cardinaux, des Maréchaux de France ; etc. » (12)

Ce chiffre rétrécit le débat, mais ne le supprime pas complètement, et encore une fois il reste à trouver les quatre papes antérieurs à Martin V. Les références précédentes sont insuffisantes pour trancher la question qu'elles embrouillent plutôt, et, tout au plus, en procédant par élimination, peut-on serrer de plus près la vérité, mais sans l'atteindre jamais, comme, en mathématiques, certaines valeurs tendent vers l'infini sans trouver leur limite exacte.

Nous avouons notre embarras extrême et notre renoncement à conclure définitivement. On a vu plus haut que le Nobiliaire italien s'est prudemment abstenu. Le *Dizionario Melzi*, l'analogue de notre Larousse, a fait de même (13). Si les Italiens de notre temps ne se sont pas prononcés sur ce lointain problème, presque aussi insoluble que celui du vrai Louis XVII, nos contemporains corses nous permettront bien, sans doute, d'en faire autant.

Au pis aller, nous pourrions formuler timidement cette opinion qu'il y a moins de chances d'erreur à se rallier au texte de Coppi qu'à celui de Borel d'Hauterive, et surtout de Filadelfo Mugnos, dont on nous a appris à nous méfier (14). Que nos amis lecteurs, veuillent donc bien nous pardonner cette solution si incomplète, sinon d'une énigme, du moins d'une simple curiosité historique.

Général COLONNA de GIOVELLINA.

(12) Ce sont les maréchaux d'Ornano : Alphonse nommé par Henri IV et Jean Baptiste, son fils nommé par Louis XIII. Un troisième maréchal, Philippe d'Ornano, arrière-neveu d'une autre branche, celle de l'infortunée Vannina, fut nommé par Napoléon III en 1861.

(13) On y lit, à l'article Colonna ; « Celebre famiglia romana, una delle più illustri d'Italia. Essa diede un papa (Martino V) molto cardinali, senatori, litterati, scienziati, guerrieri, egregie dame, etc. »

(14) Feu Colonna de Cesari-Rocca, aussi érudit que serviable, nous avait signalé à la bibliothèque nationale, le livre de *Don Filadelfo Mugnos « dottor e cavaliere dell'habito di Christo »*, mais comme étant d'un intérêt plus amusant que sérieux. Par courtoisie sans doute (l'ouvrage étant dédié au Cardinal prince-duc Girolamo Colonna) et malgré le proverbe « qui veut trop prouver ne prouve rien », il lui attribue la formidable ascendance, directe ou collatérale de cinq papes (dont deux martyrs et canonisés), trois saints, dont deux martyrs, deux bienheureux, six saintes, vierges et martyres, et deux bienheureuses, sans compter trente quatre cardinaux, trois archevêques, huit évêques, un patriarche de Jérusalem, un grand prieur d'Ibérie, grand croix de Malte, quarante-trois hauts personnages laïcs et — nous allions l'oublier — comme auteurs de la race, Caius Marius, sept fois consul, Tarquin l'ancien et même Hercule. !!

ETUDES LITTÉRAIRES

Lettres inédites de Prosper Mérimée
adressées en Corse (1)

— IV —

[Sans date, été 1841]

Mon cher Monsieur Morati,

Je viens d'apprendre avec bien du chagrin les peines que vous venez d'éprouver d'une manière si inattendue, et je voudrais bien qu'il fût en mon pouvoir de vous offrir quelques consolations. J'espère, Monsieur, que vous trouverez quelque adoucissement à des peines si sensibles, et dans votre force d'âme et dans l'affection de votre famille et de vos amis. Je serais heureux que vous veuilliez bien me compter au nombre de ces derniers.

Votre lettre m'est arrivée lorsque j'étais en tournée au fond de la Normandie. Je me suis empressé d'écrire à M. Mallac. Hier, je suis allé au Ministère de l'Intérieur, mais je ne l'ai pas trouvé. Il est toujours par voies et par chemins. Il m'avait répondu un mot pour me dire qu'il avait parlé à M. Papy de votre affaire et qu'il mettrait tout le zèle possible à servir vos intérêts. Je le verrai d'ici à peu de jours et je prendrai soin qu'au milieu de toutes ses occupations qui sont nombreuses à présent, comme vous savez, il ne vous oublie pas. Je rencontre quelquefois M. Papy dans le monde, et il a toujours eu beaucoup de bonté pour moi. Mon crédit est bien faible, mais enfin deux voix valent mieux qu'une, et je puis lui attester *de visu* qu'il n'y a pas un sous-préfet plus occupé que vous et plus au courant de son travail.

Je pense partir d'ici à quelques jours pour employer mes vacances à un petit voyage en Italie, et peut-être plus loin. Il m'en coûtera de passer si près de la Corse, sans vous dire un petit bonjour, mais c'est un plaisir ajourné. J'espère bien vous y trouver un de ces jours et refaire connaissance, dans votre salon qui a une si belle vue, avec ces bons vins du Cap Corse dont je ne perds pas plus le souvenir que de votre bonne amitié.

Adieu, mon cher Monsieur Morati, veuillez agréer la nouvelle expression de tous mes sentiments dévoués.

P^r MÉRIMÉE,

— V —

31 juillet 1841.

Mon cher Monsieur Morati,

Mallac m'a dit qu'il voulait vous écrire tous les jours, mais qu'il est tellement accablé de travail qu'il n'a pas un moment à lui. Il est d'ailleurs tout à votre disposition. Voici ce qu'il me charge de vous dire. Faites une demande officielle au Ministre, et envoyez-la à Mallac. Il se charge de la présenter et de faire tous ses efforts pour qu'elle soit bien reçue. On dit que *Succillensa* (2) n'est pas très

(1) *Suite*, Voir à partir du n° 33 (MAI-JUIN 1925)(2) Mot du dialecte corse, pour *Sua Eccellensa*.

libéral, mais Mallac est là pour choisir le bon moment et le presser jusqu'à ce qu'il dise oui.

Adieu, mon cher Monsieur Morati, je pars dans quelques jours pour l'Italie et la Grèce, et, en passant devant votre rivage, je regretterai bien de ne pouvoir descendre pour vous serrer la main.

P^r MÉRIMÉE.

La date de la lettre de condoléances écrite à propos de la mort de M^{me} Morati, née Elisabeth Calvelli, n'est pas donnée. Le 12 juin 1841 Mérimée était à Paris, et il y a deux lettres de lui du 18 juillet 1841 datées de Blois et de Bourges (Josserand. *op. cit.*, p. 89).

On sera peut-être surpris que cette lettre qui débute de façon si cordiale et si sincèrement émue finisse, comme telle lettre où on allègue les jambons de Murato, sur l'évocation un peu matérielle du beau salon de la sous-préfecture (où présentement est installée une caserne,) et des bons vins du Cap, sans la moindre mention de celle que Mérimée avait appelée l'aimable châtelaine de Murato. C'est moins, semble-t-il, sécheresse de cœur que horreur d'une fausse sensibilité. L'ami dévoué et toujours prêt aux bons offices se manifeste au contraire dans ces démarches en faveur de Morati auprès de Mallac, attaché au cabinet du ministre de l'intérieur, auprès de Papy qui semble encore être plus en crédit (1). Qui sait ce que contenait encore la lettre de faire-part de Morati à Mérimée ? Les ministres changeaient bien vite ; déjà le successeur du comte de Gasparin sous le cabinet Thiers avait fait place à Duchâtel sous le nouveau ministère Soult-Guizot : la nouvelle Excellence, devait dire Mérimée, n'était pas très libérale ; la situation politique était par ailleurs assez trouble ; qui ignore qu'un sous-préfet attaché à son poste, soucieux de de l'avenir de son fils, doit pouvoir et savoir manœuvrer avec doigté ? J'aime à voir Mérimée se pencher avec sollicitude sur son vieil ami Bastiais, lui montrer qu'il n'est pas oublié à Paris et lui donner enfin un mot de réconfort.

La lettre du 31 juillet 1841 se rattache à la précédente par les mêmes allusions au voyage d'Italie et aux démarches politiques. Ce voyage devait être le déplacement le plus mémorable de Mérimée. Parti avec Lenormant et J.-J. Ampère il visite l'Italie, la Grèce et continue avec Ampère jusqu'en Asie Mineure. Sans doute il attacha longuement ses yeux sur sa chère Corse quand il passa au large et avant de s'embarquer à Marseille, il tenait encore à écrire un mot à son ami Vogin le 24 août (Lettre conservée à Chantilly, voir Josserand *op. laud.* p. 89) G.C.

(1) Les noms de Mallac, de Papy, celui de Leclen, qu'on lira plus loin ne figurent pas parmi les relations de Mérimée que signale M. Trahard (*op. laud.*) avant 1834.

— VI —

Mon cher Sció Morati,

Cette lettre vous sera remise par mon cousin, M. Fresnel, directeur des phares, qui vient en Corse pour sa tournée d'inspection. Je vous le recommande et vous serai fort obligé si vous vouliez bien lui donner et vos bons conseils et quelques lettres pour les différentes villes où il devra s'arrêter. Vous voyez que j'en use avec vous à la Corse, sans cérémonie et comptant toujours sur votre bonne amitié

M. votre fils(1) est toujours très bien dans les papiers du Ministre. Veuillez me rappeler à son bon souvenir, ainsi qu'à celui de Madame votre fille de Murato.

Mallac, qui est en ce moment à Paris, en congé, me charge de vous dire mille choses aimables.

Adieu, mon cher Monsieur Morati, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments d'estime et d'amitié.

PR MÉRIMÉE.

Mon cousin amène avec lui sa femme qui a voyagé parmi les sauvages de l'Amérique, et qui s'imagine qu'elle en va voir d'autres. Je me fais un plaisir de la surprise qu'elle aura à faire connaissance avec des sauvages aussi civilisés et aussi aimables que vous.

28 mars 1845.

Paris, rue des Beaux-Arts, 10.

— VII —

Toulouse, 20 Août 1845.

Mon cher Monsieur,

Je reçois aujourd'hui à Toulouse, au milieu de ma tournée, votre lettre du 26 Juillet, et c'est mon excuse pour y répondre si tard. J'écris à M. Nisard, comme vous le désirez et je recommande très vivement M. votre neveu. Comme il y a peu de gens qui sachent, ainsi que moi, quelle jolie ville est Bastia, et combien ses habitants sont aimables, je pense que M. Grousset n'aura guère de concurrents. S'il s'en présentait, je serais bien heureux que ma petite recommandation fût utile à M. Grousset. Je n'ai presque aucune relation avec M. de Salvandy, et je pense que M. Nisard est à peu près tout puissant en ces sortes d'affaires.

Aurez-vous la bonté de dire à M. votre fils que M. Mallac ne connaît point votre préfet actuel ? J'ai prié M. Leclen, son successeur au Cabinet du Ministre, de recommander M. votre fils auprès du dit Préfet. M. Leclen s'est moqué de moi et m'a dit que M. Morati n'avait pas besoin d'être recommandé. Il m'a promis pourtant d'écrire à ce sujet.

Mon cousin et sa femme reviennent enchantés de la Corse et encore plus de ses habitants. Ils se louent beaucoup de M. votre fils, qui a bien voulu les piloter à leur débarquement. J'espère que les phares que mon cousin vous a faits vous attireront des voyageurs. Vous passez en France pour des sauvages, malgré quelques badauds comme moi qui s'évertuent à dire toutes sortes de bien de vous. Il faudra que nos parisiennes viennent aux bains

(1) Maxime Morati qui avait remplacé son père à la sous-préfecture de Bastia.

d'Orezza, pourqu'on apprécie votre Ile comme elle le mérite. Quand viendra cet heureux temps, que nous verrons, j'espère, je n'aurai plus à vous faire le reproche que je vous adressais, il y a quelques années, sur la sauvagerie de vos femmes et l'excès de moralité qui désolait les voyageurs, lorsque vous surveilliez les mœurs de Bastia.

Adieu, mon cher Monsieur, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments d'estime et de sincère amitié. P^r MÉRIMÉE

De 1841 à 1845 on n'a pas conservé de correspondance de Mérimée à Morati, mais l'année 1845 va deux fois les mettre encore en contact. D'abord c'est Mérimée qui demande l'hospitalité pour un de ses parents voyageant en Corse ; puis c'est une réponse de lui à une sollicitation que sa lettre a rendue plus à propos et des remerciements pour l'accueil fait à son parent.

Dans l'intervalle, Tiburce Morati avait pris sa retraite et avait été assez heureux pour faire agréer son fils Maxime comme son successeur : ce dont Mérimée le félicite indirectement.

Il s'agit dans la première lettre d'un des trois frères Fresnel, ses cousins germains par leur mère, née Augustine Mérimée. L'aîné Augustin (1788-1827), le fameux physicien, était déjà mort, et son puîné Léonor-François (1790-1869) lui avait succédé comme directeur des Phares, service dans lequel il se montra le digne continuateur de son frère. C'est celui-ci que Mérimée introduit auprès de Morati. Il avait épousé la veuve du comte Lacuée et devait prendre sa retraite l'année suivante, ayant ainsi réservé la Corse pour une de ses dernières années d'inspection. Le troisième frère, Fulgence (1795-1855) était déjà un orientaliste distingué, possédant l'arabe comme pas un ; il avait précédé Mérimée en Orient, où il devait mourir à Bagdad. Le directeur des Phares et sa femme devaient à leur tour connaître la charmante hospitalité des Morati : la lettre de Toulouse du 20 août 1845 en fait foi. Celle-ci qui avait déjà été publiée dans le *Réveil* en 1881 avait été désignée par erreur comme venant de Paris. Elle nous montre une fois de plus cet échange de bons procédés entre les Corses et Mérimée. Nulle part il ne s'acquitte avec plus de bonne grâce de sa charge de protecteur et il ne perd point sa bonne vieille habitude de plaisanter sur la sauvagerie ou la sévérité des mœurs corses.

Il est peut-être assez piquant de remarquer le nom du personnage qu'il recommandera dans la seconde lettre non pas auprès de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, mais auprès de M. Nisard, tout puissant en l'affaire en sa qualité de directeur de l'enseignement.

Ce cousin des Morati, professeur à Corte, qui sollicitait

un poste plus avantageux au Collège de Bastia était depuis l'année précédente le père d'un certain Pascal, qui quelque vingt ans après allait se distinguer par un tempérament singulièrement ardent et que l'affaire Victor Noir allait auréoler de tous les feux antibonapartistes. Que devait alors penser le confident de l'impératrice de ce jeune révolutionnaire sur le berceau de qui il s'était jadis penché comme une bonne fée pleine de sollicitude ?

G. C.

— VIII —

30 Mars 1847, rue Jacob, 18.

Mon cher Monsieur Morati.

Permettez-moi de vous recommander très particulièrement mon ami M. Requier d'Avignon, qui se propose de parcourir la Corse pour s'y livrer à des recherches sur l'Histoire naturelle. Je vous serais bien obligé si vous vouliez bien le mettre en rapport avec les personnes qui s'occupent de science et d'agriculture. M. Requier a déjà visité la Corse il y a quelques années. Il l'aime comme tous ceux qui y ont passé assez de temps pour apprécier le caractère des Corses. Je serais bien heureux de pouvoir l'accompagner.

Adieu, mon cher monsieur, veuillez présenter mes hommages bien tendres à monsieur votre père et agréer la nouvelle expression de tous mes sentiments dévoués.

P^r MÉRIMÉE.

Monsieur Morati — Sous Préfet de l'arrondissement de Bastia.

La lettre du 30 mars 1847 ne serait qu'un billet insignifiant, si elle ne contenait le nom de Requier. C'est à Maxime Morati qu'elle est adressée : il ne convient pas à Mérimée de prendre avec ce jeune fonctionnaire le ton d'enjouement et de liberté que montrent toujours ses lettres au père. La concision du billet ne nous permet pas non plus de discerner la vieille amitié qui unit Mérimée à Requier dont il a fait la connaissance à Avignon au cours d'une tournée d'inspection dès 1834. Il l'avait retrouvé, on le sait, en 1839, allant en Corse. Il ne nous appartient pas de retracer ici l'œuvre scientifique de Requier et particulièrement de ses travaux propres à l'histoire naturelle de la Corse : il y faudrait une notice spéciale. Les Mériméistes savent d'autre part que l'on conserve, non sans quelque mystère, au musée Calvet à Avignon, 83 lettres de Mérimée à Requier (1). Certaines en ont été publiées par F. Chambon dans ses *Notes sur Prosper Mérimée* et dans la *Revue de Paris* (15 mai 1898).

G. C. (2)

(1) Voir Lucien Pinvert, *Sur Mérimée, Notes bibliographiques et critiques*, Paris 1908 p. 19.

(2) Nous apprenons trop tardivement la découverte d'une nouvelle lettre inédite de Mérimée, relative à la fameuse affaire B*** et s'ajoutant à la série que nous venons de publier. Elle fera l'objet d'une note finale dans le prochain numéro. — G. C.

PROMENADE HISTORIQUE

NAPOLÉON SERAIT-IL BRETON ?

Voici quelques mois, en première page d'un quotidien du soir (1), et sous ce titre inquiétant : QUI EST LE PÈRE DE NAPOLÉON ?, plusieurs parisiens ont pu lire un article dont l'auteur, M. Chassé, semblait envisager avec faveur l'hypothèse suivant laquelle l'Empereur devra.t le jour à l'illégitime intimité de Laetitia, épouse de Charles Bonaparte, avec le Comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse. Là-dessus, les intrépides s'empressant (sans aucun jeu de mots) de corser l'affaire, n'ont point tardé à nous parler d'un Napoléon breton, dont l'apparition ne fut reçue par nos compatriotes que comme une manœuvre sacrilège ou une inoffensive fumisterie. J'aurais cru d'abord de même, s'il ne s'était trouvé que, frais émoulu du Lycée, j'avais eu, voici peu d'années, l'occasion d'y connaître M. Chassé, esprit riche et robuste, qui, loin de limiter son activité à ses fonctions de professeur en langues vivantes, a déjà produit dans le domaine littéraire et historique, maints ouvrages fort appréciés, parmi lesquels le recueil : *Napoléon par les Ecrivains* (2), mérite ici une mention spéciale puisqu'il a conduit son auteur au problème que nous abordons aujourd'hui et qu'il nous est en quelque sorte garant de sa compétence.

Pour moi, sans autre titre que ma curiosité, intrigué par le degré d'invraisemblance de la thèse — et quelque diable aussi me poussant — je me suis aventuré dans cet autre maquis, embroussaillé de documents et de traditions, où, très vite, m'est venu le sentiment des relativités et contingences historiques. Mais non le regret de ma promenade, puisque, découvrant les perspectives de mille et une hypothèses, flânant aux détours des probabilités, nous trouverons, au long du chemin, de quoi répondre à ceux qui nous reparleront d'un Napoléon breton.

Car la légende, sous sa forme la plus aiguë, dont l'authenticité est admise aujourd'hui encore par quelques bretons, mais que M. Chassé, à qui j'emprunte les renseignements et les conclusions prochaines, est bien loin de prendre à son compte, la légende bretonne veut qu'en 1769 Laetitia soit venue accoucher clandestinement au château de Penanvern (commune de Sainte Sève, Finistère), propriété du Comte de Marbeuf, dans une chambre qui fut voiontiers considérée

(1) *Paris-Soir*. 17 déc. 1924, n° 439.

(2) Paru chez Hachette, à l'occasion du centenaire (grand in-8 de luxe, 264 p. avec un index et 8 superbes planches hors texte).

au siècle dernier comme le véritable lieu de naissance de l'Empereur par le clergé et la noblesse de la région. Les sources de cette tradition sont en effet rien moins que populaires : « Les quelques cultivateurs à qui j'en ai parlé m'ont paru tomber de la lune » avoue M. de Penhoat, de Morlaix. Et la liste, assez courte d'ailleurs, des gens qui en ont transmis ou conservé la mémoire : Mme de Cerny, Marquis de St Prix, de Crechquerault, M. le recteur Macé, M. de Bausset, et quelques autres, indique assez que la légende n'eut point d'écho hors des sacristies et des châteaux. Mais, si chétive qu'elle soit, sa survivance peut étonner — si son étrangeté même ne l'a pas préservée de l'oubli — tant ses soutiens sont faibles.

On citait d'abord deux paysannes de la commune de Ste Sève dont le prénom, très rare en Bretagne, de Laetitia décelait, semblait-il, le séjour de celle qui avait dû être leur marraine. En fait, de récentes recherches n'ont pu signaler l'existence d'aucune Laetitia sur les registres de Sainte-Sève.

Pour seconde preuve, on montrait dans ce registre des baptêmes, année 1770, la place de plusieurs feuillets absents, arrachés, disait-on, par un envoyé de Napoléon III, soucieux de détruire une pièce compromettante pour l'honneur familial. Mais il se trouve que ces pages, dans le recueil annuel, sont les dernières, sur lesquelles il est ordinaire qu'on n'écrive pas, et fréquemment déchirées en des registres semblables, par d'innocentes mains en quête de papier blanc. D'ailleurs l'examen du double des états-civils, à Morlaix, a prouvé que la page correspondant au feuillet manquant était *une page blanche*. Est-il dès lors besoin, pour régler le sort de la fable de Penanvern, de signaler que c'est avant tout à Mme de Cerny, femme « originale, et d'une imagination très fertile », auteur de récits d'aventures jadis parus aux « *Veillées des Chaumières* », que nous devons cette romanesque intrigue, s'ouvrant sur une naissance mystérieuse, et dénouée par la destruction secrète de documents compromettants ?

*
*
*

Mais il est une forme atténuée de cette tradition, peut-être bien son premier germe, en tous cas beaucoup plus simple et dont rien n'interdit d'admettre la possibilité : c'est que le jeune Bonaparte, élève de Brienne, serait venu avec sa mère passer ses vacances dans les terres de leur ami, le Comte de Marbeuf, soit au château de Penanvern, soit à Trévarez, soit à Gallac, où l'on montre encore « la fenêtre Napoléon », qu'on fit percer, dit-on, sur ses conseils, dans le pignon de sa mansarde, de façon à découvrir une vue magnifique sur la campagne.

Tradition d'intellectuels, ici encore, et que nulle preuve précise ne confirme. Mais il est trop naturel que le séjour d'un collégien inconnu ait passé inaperçu de la masse des paysans. On ne saurait de même tirer objection du fait prétendu certain que Mme Bonaparte n'aurait jamais débarqué en France avant le Consulat. Les Mémoires de Mme de Créqui, le livre de raison de Charles Bonaparte, les Souvenirs du Comte de Montholon (1), le Mémorial même s'accordent à placer un voyage de Laetitia vers 1783. Dans ces conditions, c'est chose fort possible, sinon probable, que Bonaparte et sa mère aient été invités par Marbeuf en ses châteaux de Bretagne ; et leur visite, si naturelle si l'on songe à l'amitié qui unissait les deux familles, constitue peut-être le noyau de vérité autour duquel, par la fusion du souvenir local, confusément entretenu, et d'éléments venus du dehors, petit à petit s'est agrégée la légende de Sainte Sève.

Car, s'il n'est point aujourd'hui de contestation sérieuse sur le lieu même de la naissance, on a soutenu bien souvent, et ailleurs qu'en Bretagne, que Napoléon était le fils du Comte de Marbeuf. M. Chassé, qui ne se fait point d'illusion sur la valeur des légendes bretonnes, y voit pourtant un autre intérêt que celui du pittoresque : c'est d'ajouter encore à l'abondance, à la variété, à l'ancienneté des sources d'où nous parvient la même tradition.

La principale s'alimente aux pamphlets bourbonniens, jaillis un peu partout après 1815, dans le dessein que l'on sait, et où l'on trouve des calomnies si transparentes et de si piètres inventions (2) que leur voisinage ne consolide guère toutes les accusations qu'ils élèvent contre Laetitia ou, selon leur langage, « la Mère La Joie ». Et, qu'il y ait des libelles semblables dès 1813, c'est ce que M. Chassé a eu raison de signaler, mais, composés dans le même esprit, ils demeurent passibles des mêmes critiques.

« Quand j'étais jeune homme, j'ai toujours entendu dire que l'Empereur était le fils du Comte de Marbeuf » écrivait, en 1849, Flahault, amant de la Reine Hortense, à son fils naturel Morny, dans une lettre que le comte Kerry a publiée récemment à Londres (3) en indiquant toute l'importance que tire ce témoignage de l'intimité où vécurent, vers 1790, José-

(1) Il rapporte notamment ce propos de l'Empereur « Quand ma mère vint me voir à Brienne.. elle fut effrayée de ma maigreur... Ma mère avait alors vingt-neuf ans : Elle était belle comme les amours ».

(2) On accuse par exemple Madame Mère d'avoir tenu un mauvais lieu à Ajaccio, et le jeune Napoléon d'avoir « commis son premier crime » en poignardant à Brienne une jeune fille qu'il avait séduite. (3) Le *Secret du Coup d'Etat*, chez Coustable.

phine et la mère de Flahault. Mais de là à conclure qu' « il n'y a guère de doute qu'il ait exprimé l'opinion de l'impératrice et de son entourage immédiat » c'est un pas hasardeux que ce document, très indirect (Flahault est né en 1785) ne nous autorise guère à franchir.

Mais ne trouve-t-on pas bien auparavant des traces plus anciennes de cette tradition ? Dès l'enfance de Napoléon, en Corse même, des bruits analogues ont circulé. Faut-il y chercher autre chose qu'une calomnie dont les ennemis de Ch. Bonaparte flétrissaient le « rallié » à la France et le favori du gouverneur ?

On y inclinerait presque, devant la confusion et l'obscurité où se débattent les historiens qui font la critique des pièces d'état civil de la famille Bonaparte. Sans vouloir exposer et encore moins résoudre un si complexe problème, qui ferait ici digression, il faut nous souvenir qu'à plusieurs reprises, selon l'occasion, Ch. Bonaparte intervertit les actes de naissance de ses enfants, où l'on lit encore maintes surcharges, dont chacune a suscité une foule d'hypothèses, réfutées par autant de témoignages contradictoires, le total constituant un rare imbroglio, déplorablement accru par l'apparition régulière de documents récents, trop récents !... Dans ce fatras de textes douteux, d'erreurs de copie, de mauvaises traductions, etc., une pièce au moins, l'acte de baptême, reconnaît, après discussion, M. Chassé, paraît présenter des garanties sérieuses d'authenticité, surtout depuis que M. Marcaggi — qui a introduit des méthodes scientifiques dans les recherches Corses sur Napoléon — en a découvert le double au greffe d'Ajaccio. Dès lors, tout en concluant avec M. Chassé à la nécessité de sérieuses études qui débrouilleront définitivement la question, nous nous hasarderons à dire, qu'il est certain, d'une certitude historique, autrement dit non-absolute, que Napoléon Bonaparte est né à Ajaccio, le 15 août 1769. Remarquons d'ailleurs qu'au cas où la date et le lieu seraient différents, ce ne serait là encore qu'une présomption, répandant, autour de cette naissance, comme une atmosphère d'incertitude et de doute, mais sans fournir une objection précise à sa légitimité, qui, seule nous occupe ici.

L'élément le plus clair, le plus sûr parmi les arguments de M. Chassé, peut se nommer celui de la possibilité matérielle du fait. M. de Marbeuf, contrairement aux dires de plusieurs « historiens orthodoxes » de l'Empereur, selon lesquels il n'aurait pas débarqué en Corse avant 1768, y résidait en fait depuis quatre années, à l'époque où naquit Napoléon. Ainsi aurait-il pu être son père. M. Chassé insiste sur ce point. Il y a eu de 1764 à 1768 une période de rapprochement entre Fran-

çais et Corses, signalée d'ailleurs par MM. Graziani, Marcaggi, et Villa.

« Le chef du corps d'occupation, M. de Marbeuf, avait reçu sans aucun doute de son gouvernement des instructions précises pour gagner la confiance des insulaires » (Genèse de Napoléon).

Cette attitude de conciliation explique naturellement les relations amicales entre Marbeuf et la famille Bonaparte. Les traditions du Monte Rotondo, où Madame Mère, alors enceinte de Napoléon, se serait réfugiée pendant la guerre, sont trop contestées pour qu'on puisse affirmer qu'elle n'a point vu Marbeuf durant cette période. Il est donc matériellement possible que Marbeuf ait aimé Laetitia. De preuves, j'ai montré qu'il n'en est point de certaine. Le problème se réduit donc à discuter les possibilités psychologiques et à peser la vraisemblance.

La beauté de Laetitia, que mille admirateurs nous dépeignent robuste et majestueuse, a fort bien pu attirer celui que Pozzo di Borgo flétrissait en 1793 du nom de *pacha luxurieux*. Les cinquante six ans du gouverneur pourraient arrêter les hardis faiseurs d'hypothèses, si le vieillard ne s'était chargé, seize ans plus tard, de leur prouver sa vigueur persistante, par un nouveau mariage d'où naquirent deux enfants. Ces mêmes audacieux, invoquant la symétrie, justifient l'infidélité de l'épouse par la conduite du mari, car chacun sait que cet agité de Charles Bonaparte, mi-aventurier, mi-grand seigneur, semait, si j'ose dire, d'enfants naturels, le cours de ses incessants voyages.

Dirais-je qu'il faut être corse pour répondre à ces raisonnements; il suffit pour les réfuter de se souvenir de la vie traditionnelle des femmes de notre île. La note juste a été donnée par M^r Marcaggi.

« En Corse il n'y a jamais eu de tradition relative à l'inconduite de la mère de Napoléon ; bien au contraire, on l'a toujours citée comme le modèle de toutes les vertus. La jeune Corse était, et est encore, sauf dans les villes où les mœurs ont beaucoup changé, surtout depuis la guerre, entièrement dévouée à ses devoirs de mère de famille. Laetitia accouchait d'un enfant chaque année ; elle adorait son mari ; elle était sous la tutelle, pourrait-on dire, de son mari, de ses oncles, de ses tantes ! Des idées de libertinage à mon avis ne pouvaient même pas lui passer par la tête ; et même si cela était elle n'aurait pu les mettre à exécution » (1).

Et M^r Marcaggi ajoute ceci, qui a son importance :

« En mai 1793, lorsque Pozzo fait voter une flétrissure contre la famille Bonaparte, il n'accuse pas Laetitia d'avoir trahi ses devoirs d'épouse, il n'aurait pas manqué de le faire, si un soupçon avait pesé sur sa conduite. »

(1) Lettre à M. Chassé.

Rappelons encore que Laetitia manqua toujours — et alors plus que jamais — de la connaissance usuelle des habitudes du monde, et même ne parla jamais un français correct, bien que Marbeuf se soit appliqué à l'étude du langage de l'île, on s'imagine mal comment il aurait pu mener galanterie avec cette farouche, laborieuse et superstitieuse matrone.

Les portraits de Napoléon ressemblent étonnamment à ceux de son père. Le malheur est que ces derniers ont été faits sous l'Empire, et que les peintres ont imaginé le père d'après le fils. Nous n'avons point de portrait du comte de Marbeuf. Et l'incertitude subsiste.

Un autre fait, bien connu, mais essentiel, vient emporter notre décision. C'est que Charles et Napoléon sont morts tous deux du même mal. Il est vrai, comme le signale le docteur Cabanès (1) que l'on trouve aussi des cas de cancer dans la famille maternelle de l'empereur. Mais si l'on prend garde que, père et fils, étaient tous deux atteints d'un semblable squirre au pylore, que leurs estomacs étaient troués de la même manière, on trouvera bien injuste d'écrire, comme le fait M. Chassé, dans son article que :

« Le cancer de Charles Bonaparte ne peut en aucune façon être tenu comme un indice, même vague, de paternité. »

Cet indice me semble au contraire décisif. Il conduit toute autre hypothèse à admettre une coïncidence si fabuleuse qu'elle doit suffire à nous éloigner. Mais nous savions déjà, par l'examen de ses arguments, par le tableau des circonstances, ce que cette tradition renfermait d'incertain et d'invraisemblable : pas plus qu'aux légendes de Sainte Sève il ne faut lui accorder créance. Dans l'état actuel des connaissances historiques, nous pouvons affirmer que Napoléon est Corse, non pas à moitié, mais entièrement Corse, né sur le sol de l'île de Corse, de mère *et de père Corses*.

M^r Chassé, écrivait dans « Paris-Soir » qu' « il inclinait vers l'hypothèse Marbeuf ». Il se défend aujourd'hui de rien affirmer, n'ayant voulu qu'indiquer les obscurités du problème, poser un simple point d'interrogation... (2)

Rassurons-nous donc. Un travail de mise au point reste en chantier, nul ne le nie. Mais, tout en louant M. Chassé de sa modération et de sa prudence, il faudra désormais sourire de ces prétendues découvertes, trop souvent lancées au hasard par des journaux moins avides de vérité que de sensationnel.

Dominique LECA

(1) *Au chevet de l'Empereur* (1924).

(2) Consulter l'article de « Paris-Soir » et les Conférences parues en décembre 1921 dans la *Revue de la Semaine*, n° 51, et 52.

DOCUMENTATION HISTORIQUE

Documents inédits
Concernant la Corse et les Corses
en 1815 et en 1816 (1)

Murat en Corse (suite)

IV. — *Le duc de Feltre au lieutenant-général Partouneaux commandant la 8^{ème} division militaire à Marseille.* — Paris, 2 octobre 1815.

L'intention du Roi est que vous fassiez partir sur le champ pour la Corse M. le Maréchal de camp Delaunay qui commande le Département du Var. Aussitôt qu'il sera rendu en Corse, ce général renverra en France le colonel d'artillerie Vernier, prendra provisoirement le commandement de cette île, et emploiera avec énergie tous les moyens qui seront à sa disposition (en attendant les troupes qui doivent y être envoyées) pour parvenir à réduire les factieux que Murat cherche à rassembler autour de lui et à s'emparer même de sa personne, si cela est possible.

V. — Lettre de Toulon, 7 octobre 1815 (*Renseignements transmis par Partouneaux*)

J'ai appris hier par des lettres arrivées de la Corse que Murat se dirigeait sur Ajaccio et que les troupes sous ses ordres augmentent ; que les paysans mêmes le voient dans leur île avec enthousiasme ; qu'on assure qu'un envoyé anglais est de nouveau arrivé en Corse et s'est abouché avec lui. On ajoute que des personnes marquantes venant du royaume de Naples sont aussi arrivées dans l'île avec des projets politiques. Ces nouvelles proviennent de personnes sûres.

VI. — Octobre 1815 (*Renseignements transmis par Partouneaux*).

L'ex-roi de Naples est parti furtivement d'Ajaccio où il s'était réfugié avec cinq chaloupes canonnières dans lesquelles il a embarqué deux généraux, des officiers et 250 soldats corses qui ont servi en Corse. On a cru, d'après sa déclaration qu'il se rendait dans la Calabre. Mais depuis la nuit du 28 au 29 septembre qu'il est sorti d'Ajaccio, après avoir tiré un coup de canon qui a déterminé le commandant de la place à faire tirer sur les dites chaloupes deux coups de canon à boulet pour les obliger à l'obéissance, et qui ne les

(1) Fin à partir du n° 30 (Novembre-Décembre 1924).

ont pas atteintes, on les a vues du côté de Calvi et de Saint-Florent. Ce qui fait croire qu'il cherche à entrer en France, ayant été instruit que le roi Ferdinand avait pris des mesures pour le faire arrêter en mer, s'il voulait tenter un débarquement dans ses états.

La Bruyère à Gomain

Lettre du chef de bataillon La Bruyère au sous-inspecteur aux revues Gomain. Voilà quatorze ans qu'il est en Corse et il connaît le pays et les gens ; il expose sa « manière de voir » et juge avec défaveur l'administration nouvelle et les choix faits par le marquis de Rivière.

Bastia, 8 janvier 1816.

Mon cher monsieur Gomain, après un mois de séjour à Toulon, faute d'occasion, je suis enfin arrivé à Saint-Florent sur le bâtiment d'état la *Mouche* le 31 décembre et le soir à Bastia, au sein de ma petite famille qui vous prie de recevoir mille choses honnêtes de leur part et par instants de vous rappeler de nous.

J'ai vu M. le marquis de Rivière, gouverneur de la Corse, qui reçoit avec affabilité les militaires. Il a les meilleures intentions du monde pour faire le bien et donner la tranquillité à la Corse. Si je ne me trompe, je le crois entouré d'hommes à parti qui lui font placer dans les emplois civils et militaires des hommes qui ont peu d'influence, qui ont été constamment des anglopaolistes, qui, au lieu d'amener le calme, donneront à leurs passions tout l'essor possible ; ce qui perpétuera les haines et les vengeances.

Je connais les Corses et toutes les factions qui y règnent. On a fait erreur en croyant que la faction du 11 avril 1814 était composée de royalistes. A cette époque il n'en existait aucun. Mais ces hommes qui aujourd'hui en jouent le rôle, ne sont autre chose que des anglopaolistes dangereux au bonheur de la Corse, en cas de guerre avec notre ennemi naturel, par des pensions que le cabinet anglais fait à plusieurs d'eux. Quelle confiance peuvent inspirer ces hommes à la majorité de la Corse qui sont réellement portés pour la France ?

Il ne s'agissait, suivant moi, que de redresser l'opinion de vingt six ans de révolution et de la porter tout entière à la famille des Bourbons, la seule qui ait fait du bien à la Corse, qui seule peut faire la félicité et le bonheur d'une île susceptible d'une grande amélioration.

Je crains qu'on ait en ce moment manqué ce but par les nominations faites parmi cette classe d'hommes qui ont de grands reproches à se faire, qui ont commis ou plutôt fait commettre des assassinats, volé ou fait piller les magasins de l'Etat, et qui ne peuvent, je le répète, obtenir la confiance ni

détruire cette opinion qui est encore la dominante en Corse, que les mécontents alimentent.

Les militaires de toutes classes ont vu avec peine qu'ils ont presque tous été éloignés du service de la Légion par des nominations d'habitants anglo-paolistes passés d'emblée capitaines et lieutenants et que des capitaines au détriment des chefs de bataillon ont reçu ce grade dans la Légion. Ce qui augmente le nombre des mécontents et ne peut qu'alimenter l'esprit de haine et de vengeance, joint à l'esprit de dénonciation des uns contre les autres pour déplacer Paul et y placer Jacques, jaloux des places et des honneurs.

Je crois qu'il eût été prudent en ce moment de placer dans le civil, préfet, sous-préfets, chefs de toutes administrations civiles, des Français du Continent; dans le militaire, généraux, commandants d'armes, adjudants de place, de même; pour la Légion, colonel, lieutenant-colonel, chef de bataillon et major, envoyés du continent; les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants choisis parmi les officiers corses venant du continent, suivant les notes obtenues dans les corps où ils servaient au 20 mars, avant et après, ces derniers ne tenaient plus à aucunes factions ni partis. De là, il s'en serait suivi que toute jalousie d'emploi aurait cessé ainsi que le mécontentement. Il faudrait aussi que dans les tribunaux la majeure partie fut envoyée du continent; il s'ensuivrait de là que les Corses obtiendraient la justice que depuis très longtemps ils ne rencontrent plus; ce qui les porte à se la faire eux-mêmes, et pour leur prouver que Sa Majesté a de la confiance en eux, en placer une dizaine au moins sur le continent, choisis à Bastia, Ajaccio, Calvi, Corte, Bonifacio, Sartène et autres forts et grands pays de la montagne: on est sûr de voir de suite cesser les haines.

Telle est ma manière de voir que proche de quatorze ans passés en Corse me donnent. Je désire que les moyens employés en ce moment apportent cette tranquillité bien nécessaire pour déjouer les projets criminels des émissaires de la France.

Daignez me donner de vos nouvelles, de celle des personnes qui vous intéressent en me rappelant à leur bon souvenir, et me croire avec estime et considération votre très dévoué ami.

le chef de bataillon LA BRUYÈRE.

Cette lettre termine la première série de documents relatifs à la Corse que notre regretté collaborateur Arthur Chuquet avait annotée pour la Revue et nous avait remis il y a quelques mois.

Il en préparait une seconde série lorsque sa fin douloureuse est venue interrompre ces intéressantes communications. — A. C.

Le DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL... Imprimerie de la Revue de la Corse.

La Corse Economique



Son passé, Sa détresse, Ses richesses naturelles, Ses aspirations.

III. — Ses richesses naturelles. (1)

Si les richesses naturelles de la Corse devaient se mesurer à sa production, on pourrait dire qu'elles sont bien médiocres. Et, il ne faut pas s'étonner de rencontrer, dans l'île, des esprits superficiels qui affirment de bonne foi, qu'il en est ainsi. Cependant, la légende s'accrédite auprès des paysans et des petits industriels, les paralyse et les pousse à l'émigration complétant ainsi l'œuvre du paludisme et de la misère générale !... En réalité ce sont les deux autres facteurs de la production, le travail et le capital, qui font défaut ; les matières premières et les forces naturelles c'est ce qui manque le moins à la Corse !

Géologie agricole. — Certes, du point de vue agraire, « le sol véritablement riche en Corse est l'exception, non la règle générale » !... M. P. Piobb, dans sa « Corse d'aujourd'hui », nous montre les 874.741 hectares de l'île se répartissant ainsi : 594.713 hectares de terrains éruptifs ; 180.872 hectares de terrains primaires ; 62.910 hectares de terrains tertiaires ; 32.427 hectares de terrains quaternaires et modernes et, « disséminés ça et là » 4.817 hectares de terrains jurassiques secondaires.

La Corse ne possède donc que 100 000 hectares de terrain qu'on puisse organiser pour la culture. D'ailleurs, seule la région côtière, où sévit le paludisme, soit 32.000 hectares environ, pourrait être aménagée en vue de la culture intensive du tabac et des céréales. Mais, la production dépasserait encore, de beaucoup, les besoins de l'île, et l'exportation du supplément y ferait entrer plusieurs millions par an.

En outre il est exagéré de dire, avec M. P. Piobb, que la Corse n'offre que le dixième de sa superficie à l'activité insulaire :

Le jour où l'électricité et l'irrigation auront fait leur apparition, chacun des nombreux compartiments de l'île pourra devenir un jardin. Là où la culture des fleurs ou des primeurs serait impossible, il resterait encore une grande ressource, celle d'aménager des pâturages alpestres en vue d'un élevage rationnel et intensif ;

Presque tous nos côteaux pourraient produire des vins capiteux pouvant rivaliser avec les meilleurs crus. Déjà, nous assistons, aujourd'hui, à une tentative d'industrialisation des vins corses. Il n'est pas douteux qu'avec un programme et de la volonté, on arriverait à des résultats surprenants ;

Il est, d'autre part, très peu d'endroits, en Corse, où l'arboriculture intelligemment pratiquée, ne puisse devenir une source d'abondance et de prospérité. L'oranger et le cédratier pourraient, à eux seuls, enrichir toute la côte. Aujourd'hui, un petit hectare de terrain bien abrité et arrosé, contenant 200 cédratiers, produit en moyenne de 8.000 à 10.000 kilos de fruits par an et donne un revenu

(1) Suite ; voir à partir du numéro 31.

net de 50.000 francs. Le mûrier pourrait, lui aussi connaître un brillant avenir. L'olivier, lui, donne déjà des revenus considérables. Il serait encore possible de faire bien mieux. Quant aux autres arbres fruitiers, les plus divers, ils peuvent venir et prospérer jusqu'à l'altitude de mille mètres. Enfin, le châtaignier, pourrait encore accroître, d'une façon sérieuse, la richesse de la Corse, si on se donnait la peine de régénérer et d'étendre les châtaigneraies existantes. On sait que celles-ci occupent environ 30.000 hectares de superficie, mais, partout, elles sont menacées de disparaître, dans un délai assez restreint soit sous le poids des ans et de la maladie, soit sous les coups de la hache et de l'incendie. Il faut se hâter de sauver ce patrimoine national ! Il faut encore l'accroître comme c'est possible ;

Enfin, il faut retenir la possibilité de greffer, sur l'activité agricole de l'île, maintes industries susceptibles de devenir très prospères : fromageries, tanneries, distilleries, confiseries, etc... L'arboriculture, par exemple, peut devenir au dehors du commerce des fruits, une source de bien-être pour la Corse, « les environs de Prades, dans les Pyrénées-Orientales, d'Apt, dans le Vaucluse, doivent leur richesse à la culture des fruits que des usines — qui ne chôment jamais — transforment en savoureuses confitures. »

En résumé, le sol de la Corse, que sa géologie accuse de stérilité, peut donner, si on se donne la peine de l'utiliser mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des productions variées et multiples.

Forêts et maquis. — Quoique fort endommagés et bien compromis, notre maquis et nos forêts, fournissent à la Corse le plus clair de ses revenus.

Certes, avec 175.000 hectares de forêts dont il faut retrancher 30.000 hectares de « vides non peuplés », la Corse n'a un coefficient de boisement que de 16 %, c'est-à-dire la moitié à peine de ce qu'il devrait être. (1) Néanmoins, si on enrayerait la déforestation, si on reboisait activement, les arbres pourraient devenir, pour la Corse, une source de grande richesse et une puissance incalculable sur laquelle on ferait reposer un brillant édifice économique, toute la prospérité agricole et industrielle de l'île. Non seulement, la forêt, sauvée du désastre, régénérée et agrandie, alimenterait des scieries et des papeteries, et donnerait naissance à l'industrie et à l'exportation des pavés de bois, mais encore et surtout, elle aurait, à la longue, la plus heureuse influence sur le climat, l'hydrographie et la beauté des sites, en un mot sur toute l'économie du pays. Par ailleurs, le pin pourrait devenir une source de richesse immédiate. On en pourrait tirer, entre autres choses, de l'essence de térébentine. De cette extraction « peuvent surgir aussi tout un groupe d'industries : fabrication de vernis, encres d'imprimerie, siccatifs et peintures, etc... etc... »

Quant à notre maquis, on en pourrait tirer déjà de multiples richesses. Depuis longtemps on extrait les ébauchons de pipes. Pourquoi ne pas traiter sur place ces matières premières, au lieu de les expédier à Saint-Claude ? La Corse y gagnerait assurément. Les arbousiers donnent des fruits dont on pourrait tirer de l'eau-de-vie, et des feuilles employées pour le tannage des peaux, industrie appe-

(1) D'après Lucien Girot-Genêt : Le Problème Sylvo-Pastoral.

lée à se développer dans l'île. Les myrtes communs, et il n'en manque pas en Corse, produisent des fleurs et une écorce qui distillées donnent une essence aromatique, dite eau des anges qui, dans le midi de la France, sert à faire une liqueur. Pourquoi laisse-t-on perdre cette richesse ? Enfin, chacun le sait, le maquis est riche en plantes aromatiques à partir desquelles on pourrait extraire de l'alcool et des parfums. Dans la zone côtière, avant d'aborder les arbustes, bruyères, arbusiers, lentisques dont on pourrait extraire une huile et un suc résineux, on traverse de grandes étendues de terrains couvertes d'arbres dont on laisse perdre la résine et les produits médicamenteux qu'ils contiennent.

Pour terminer ce trop rapide exposé de nos richesses sylvestres, nous rappellerons que notre maquis et nos forêts nous donnent, chaque année, des quantités considérables de charbon de bois qui est appelé à rendre de grands services à la Corse, pays futur de l'automobilisme, le jour où toutes les automobiles seront équipées avec ce combustible.

* * *

Sous-sol. — Au point de vue minéral, les gisements de la Corse, sont très variés. Toutefois, comme l'a écrit M. Pierre Piobb, on n'est pas, jusqu'ici « tombé sur une vraie mine qui par sa richesse se montre très rémunératrice. » Peut-être de nouvelles et sérieuses prospections réserveraient-elles des surprises agréables ? C'est fort possible et on pourrait, dès à présent, tenter quelque chose en ce sens...

Mais, l'oxyde de fer d'Ota, de Vero, du Nebbio, de Lancone et de Cardo ; le cuivre de Ponte-Leccia, Vallecalle, Rapale, Moltifao, Linguizetta, etc... ; le sulfure de plomb de Calenzana, Belgodère, Niolo, etc., l'antimoine de Luri, Meria, Ersa et Alesani ; le sulfure d'arsenic de Vico ; le manganèse de Perelli, Tallone, Murato, Furiani, etc... ; l'anhracite d'Osani, etc... etc..., seraient-ils condamnés à ne jamais pouvoir être exploités, il resterait encore à la Corse de nombreuses et riches carrières qui pourraient lui assurer un revenu annuel de plusieurs millions.

(à suivre)

Or'ZALLA.

Les cartes géologiques de la Corse ⁽¹⁾

Le texte qui accompagne la feuille de Luri renferme les lignes suivantes sur l'agriculture de ce territoire :

« Les plaines d'alluvions récentes, les alluvions anciennes, les déjections de torrents et les éboulés constituent d'excellents terrains de culture. Quant aux schistes lustrés micacés, ils sont tout à fait arides, sans eau, avec de maigres maquis, quelques rares châtaigniers dans les régions supérieures et quelques cultures dans les régions calcaires, surtout à Luri et à Rogliano. Dans les schistes amphiboliques, les roches vertes et les gneiss qui occupent les altitudes les plus élevées de la feuille, il n'y a plus que des maquis et quelques forêts.

En somme une fraction peu importante de la feuille de Luri est seule cultivée ; les cultures sont principalement les oliviers, la vigne, les châtaigniers et quelques graines »

(1) Fin, voir le numéro précédent.

La *Feuille de Bastia* (M^o 261) parut également dans cette année 1909. Elle est encore due à M. Eug. Maury qui pratiqua les opérations et établit les tracés géologiques de 1901 à 1908.

Cette feuille comprend ces mêmes schistes lustrés avec les mêmes roches vertes sur sa plus grande étendue. Sur sa bordure ouest il y a aussi du porphyre, du granit et du gneiss et aussi le bassin carbonifère de Mausolea, mais tout à fait stérile. Une autre chaîne granitique, la chaîne du Tenda, sépare la région du Nebbio de la vallée de l'Ostriconi. A part cela, on trouve de nombreux terrains sédimentaires triasiques, jurassiques et nummulitiques tels que les calcaires blancs, miocènes de St-Florent.

Mais tout cela n'indique pas les mouvements orogéniques qui ont eu lieu dans cette région. De Ponte-leccia à l'embouchure de l'Ostriconi existe une ligne de contact anormal extraordinairement importante limitant les terrains cristallins de l'ouest qui se sont étalés sur les schistes lustrés du nord et de l'Est.

L'étendue des terrains recouverts a dû être très considérable puisque la plupart des terrains sédimentaires de St-Florent sont un lambeau de cette nappe et il en existe encore quelques plus petits lambeaux à l'extrémité du Cap Corse. Ce phénomène sera encore plus net sur la feuille de Corte.

Enfin sur la côte est se trouve la plaine orientale qui a quelques kilomètres de largeur et qui de l'Étang de Biguglia à la plaine de la Casinca ne comprend que des alluvions des divers fleuves et en particulier du Golo.

Comme pour les autres feuilles, nous reproduisons les quelques lignes, extraites du texte, qui intéressent l'agriculteur de cette région :

« Toute la région des schistes lustrés amphiboliques avec roches vertes ainsi que les granits et les greiss sont peu cultivés et garnis de maquis. On trouve des châtaigniers en abondance dans les schistes lustrés micacés, des oliviers aux environs de Bastia et dans le bassin de St-Florent, des forêts de pins dans la région des porphyres et enfin une riche culture qui pourrait se développer davantage dans la plaine d'Alluvion au Sud de Bastia, et qui consiste en pruniers, arbres fruitiers, vignes et quelques prairies ».

En 1913 parut la *Feuille de Bastolica* dont les explorations sur le terrain furent faites de 1910 à 1913 par M. Grandjean, professeur à l'École des mines pour la région cristalline de l'Ouest, par M. E. Maury pour les sédiments quaternaires et miocènes de la plaine orientale, et enfin par leurs travaux communs, pour la région éocène intermédiaire.

Cette feuille est presque tout entière formée de granit, tout comme la feuille d'Ajaccio et il y a lieu d'y indiquer les massifs du Renoso et de l'Incudine.

Mais à l'est une bande mince parallèle à la côte comprend des terrains sédimentaires nummulitiques, grès de Solaro et de Pietropola, et en outre une bande d'alluvions de la plaine orientale.

Nous extrayons du texte qui accompagne cette feuille l'intéressante notice suivante plus facilement compréhensible que les savantes explications géologiques :

« Les maquis couvrent presque uniformément la région de la feuille de Bastelica. On trouve cependant, dans les montagnes de belles forêts de hêtres, de pins et de châtaigniers et quelques oliviers dans les vallées basses. La plaine orientale elle-même n'est qu'à peine cultivée, malgré sa fertilité certaine, au moins dans la région qu'occupent les alluvions anciens et modernes, les argiles tortoniennes et quaternaires.

Cet abandon s'explique par l'absence d'eau potable, le manque d'irrigation, la nature marécageuse des alluvions récentes qui devraient être les terrains les plus fertiles, et surtout les ravages de la fièvre paludéenne.

Cette dernière disparaîtrait sans doute si l'on couvrait le sol de cultures, après des travaux préalables d'abduction d'eau, d'irrigation ou d'assèchement. »

Depuis lors les travaux avaient été interrompus par la guerre. Repris ensuite, ils ont conduit à la publication de la feuille de Corte dont nous venons de parler.

Quand toute la série sera terminée, il sera sans doute nécessaire de pouvoir reproduire certaines feuilles à une plus grande échelle pour rendre plus claire et plus compréhensible la géologie de certaines régions compliquées (par exemple les environs de Corte et de Nebbio).

La *Feuille de Corte* est à peu près la synthèse de tous les phénomènes géologiques qui ont eu lieu en Corse dans les régions des feuilles précitées. C'est la synthèse générale de la géologie Corse.

Même existence de zone granitique, porphyrique, de schistes lustrés, de terrains sédentaires tertiaires et des alluvions de la plaine orientale. Ce qu'il y a d'intéressant c'est que l'on peut y déterminer certains mouvements orogéniques tertiaires d'une valeur capitale.

Cette feuille est divisée en deux régions principales, à l'ouest la zone granitique et à l'est celle des schistes lustrés. La ville même de Corte se trouve à la limite des deux zones et la limite complète peut être tracée grossièrement par le trajet de la ligne du chemin de fer.

Depuis les éruptions porphyriques primaires jusqu'aux premiers sédiments nummulitiques on peut admettre avec raison que la partie ouest de l'île tout au moins jusqu'au méridien de Calacuccia était émergée tandis qu'à l'est il existait une mer s'approfondissant graduellement pour devenir très profonde où s'accumulaient les dépôts qui, subissant une très grande pression à une grande profondeur, ont donné les schistes lustrés par métamorphisme ; dans ces retraites filtraient les roches vertes basiques : gabbros, diabases et serpentines qui ont été mises au jour depuis. La bordure de cette mer comprenait des terrains qui n'ont pas été métamorphosés et on en trouve des lambeaux aux environs de Corte.

La période secondaire, et la partie inférieure de la période tertiaire, ont été tout à fait tranquilles ; on ne peut y remarquer le moindre mouvement orogénique.

Vers le milieu de la période tertiaire, après les dépôts nummulitiques, commencent une série de mouvements alpins bien qu'au début ils soient simultanés avec le soulèvement pyrénéen.

A ce moment la région granitique de l'Ouest s'est étalée sur la zone des schistes lustrés par une poussée Ouest et grossièrement horizontale.

L'ampleur de ce mouvement a été très grande bien que nous ne puissions en fixer l'étendue. Aux environs de Corte, de Morosaglia, à St Florent, etc. nous avons des restes de la nappe granitique superposés aux schistes lustrés et supportant des débris des terrains sédimentaires non métamorphosés.

Par suite de ce mouvement la zone granitique contiguë à celle des schistes lustrés s'est écrasée de telle manière que le granite s'est transformé ; sa composition chimique n'a pas varié mais la nature cristalline s'est profondément modifiée et il est difficile de reconnaître du granite, autrement qu'au microscope, dans la roche ainsi transformée. C'est dans cette roche devenue plus dure et résistante à l'érosion que sont taillées les magnifiques gorges de la Restonica, du Tavignano, du Golo (Santa-Régina), de l'Asco.

Après ces mouvements la région a été plissée à deux reprises comme l'indique le poudingue de Venaco très plissé, mais il n'y eut pas de formation de nappes et les plis quoique très aigus restèrent réguliers.

Dans la plaine orientale on a le maximum de largeur. Les alluvions reposent partout sur les terrains miocènes par plissés qui se sont déposés entre les deux derniers plissements.

Ajoutons à cela des dépôts glaciaires très nets surtout dans la haute vallée du Tavignano, dont le Lac de Nino indique le retrait de la dernière moraine.

Tels sont en raccourci les principaux éléments fixés par les contours géologiques des cartes parues. Ces indications ne peuvent qu'encourager les lecteurs de la revue à les vérifier eux-mêmes sur le terrain avec les excellents guides que constituent ces cartes. X.X.X.

Un volcan en Corse

Le « Petit Marseillais » publiait dernièrement un entrefilet auquel on n'a généralement pas accordé toute l'attention qu'il méritait. Il n'est pas inutile, croyons-nous, de mettre sous les yeux de nos lecteurs ces lignes assez suggestives.

« Nos terrains ignifères. — Un berger venacais, M. Pierre Fabiani, ayant sa bergerie au lieu dit Pietramala, situé sur le territoire de Corte, à 100 m. environ de la borne kilométrique 23/6, route d'Aleria, nous indique qu'il s'est produit, en cet endroit, une excavation d'où sortent des tourbillons de fumée.

Serions-nous devant un cratère en somnolence ? Notre vieille terre n'a-t-elle pas fini ses contractions ? D'où vient cette météorisation de cette partie de notre Corse ?

Voilà certes des questions... brûlantes au plus haut point. »

Cette nouvelle n'a pas été sans causer un légitime sentiment de surprise et de curiosité chez les personnes ayant quelque notion de la constitution du sol de la Corse et chez celles qui, comme M. Castelnau, le géologue dont nous avons publié les récents travaux (1),

(1) Voir, *Revue de la Corse*, Numéros 2 et 3 de la 1^{re} année.

notre collaborateur M. Maury, du service de la carte géologique de la Corse, le savant M. Orcel et tant d'autres, se sont intéressés à l'étude extrêmement complexe du sous sol de l'île si riche en sources thermales, en minerais divers et en roches variées.

Mais avant de formuler une opinion quelconque il importait tout d'abord de contrôler la matérialité des faits rapportés par le berger Fabiani et de connaître le milieu tellurien dans lequel ils ont été observés. Le journal parle d'une excavation « *d'où sortent des tourbillons de fumée* », ce qui serait assez remarquable !

Si le fait était réel, on se trouverait incontestablement, selon le véridique proverbe, en présence d'un phénomène de combustion.

Et alors à quelle hypothèse s'arrêter ? Tout d'abord, il faut négliger la suggestion fantaisiste d'un « *cratère en somnolence* », attendu que la formation d'un volcan en Corse est chose géologiquement impossible, comme nous le démontrerons un jour.

Peut-on faire quelque rapprochement avec un fait analogue s'étant produit là où existaient des couches souterraines de tourbe dans lesquelles une action chimique mal déterminée, résultat probable d'une fermentation, a pu produire une inflammation localisée ?

Mais la constitution du sol de la Corse ne permet pas d'y supposer l'existence de la tourbe, bien que cependant il y ait de la houille. N'était-il pas plus logique de supposer que le berger a pu prendre pour de la fumée ce qui n'était que simple vapeur d'eau dont son imagination a vu des « *tourbillons* » !

Pour sortir de ce doute, nous ne pouvions mieux faire que nous adresser, non pas au berger imaginaire, mais à l'aimable instituteur de Piédicorte-di-Gaggio, M. J. Luccioni, qui a bien voulu, sur notre demande, franchir les 8 kilom. qui le séparent de Pietramala et répondre à nos diverses questions avec une précision dont nos lecteurs lui sauront gré !

Tout d'abord la question primordiale est résolue. Les émanations du sol sont bien des nuages de vapeur d'eau et non de la fumée, ce qui réduit immédiatement le champ des hypothèses.

Le lieu dit Pietramala situé sur la route d'Aleria, dans la vallée du Tavignano est formé d'un terrain s'inclinant en forte pente sur le bord de la rivière qu'il domine d'une soixantaine de mètres.

Ce terrain d'une nature argileuse et dont la superficie mesure environ un hectare, a tendance à un affaissement qui se produit d'une manière très sensible depuis une vingtaine d'années.

En divers points de cette propriété, il se dégage, de façon intermittente, des émanations de vapeur d'eau qui sont peu abondantes et s'observent surtout le matin.

Les vieux du pays affirment que ces « *fumées* » — nom qu'ils leur donnent et que le berger leur a emprunté — se sont toujours produites en cet endroit. Ils y sont tellement habitués qu'ils n'y attachent aucune importance.

Néanmoins l'affaissement du sol, progressif et constaté, est un fait d'autant plus digne d'attention qu'il s'est manifesté plus nettement vers le centre par le creusement d'une cuvette ayant plus de deux mètres de profondeur sur un diamètre de 1 m. 33 cent.

C'est de cette espèce de puits que sort, en plus grande partie, la vapeur d'eau qui s'épand en légers nuages, mais jamais en « *tour-*

billons ». Si l'on y descend on éprouve simplement une sensation de chaleur, sans que les buées qu'on y respire produisent aucune impression sur l'odorat. Notre correspondant a eu l'amabilité de nous faire parvenir un échantillon de la terre prélevée au fond de cette excavation. Elle ne recèle absolument rien de particulier. Par conséquent la vapeur d'eau qui la traverse ne possède aucune trace de gaz ou d'éléments minéralogiques quelconques.

Autrefois ce terrain produisait du blé, mais, depuis une dizaine d'années, il n'est plus cultivé. Actuellement on n'y voit guère que des lentisques, des cystes et différentes plantes appartenant à la famille des légumineuses.

Il semble bien que les vapeurs n'exercent aucune influence sur cette végétation et sont aussi anodines pour les plantes qui cependant les subissent continuellement, que pour l'homme qui les respire.

Maintenant que, grâce à notre obligeant correspondant, la nature du phénomène nous est parfaitement connue, il reste à en déterminer les causes.

La première hypothèse qui, se présente est celle d'une source thermale profonde dont les eaux iraient par infiltration, se perdre dans celles du Tavignano coulant en contre bas. On peut être certain qu'elle n'est pas sulfureuse, ce que la vapeur produite aurait immédiatement révélé. Il est supposable qu'avec le temps elle a pu produire des affouillements souterrains capables de provoquer l'affaissement du sol que l'on a constaté. On s'en rendrait probablement compte par un examen minutieux du lit de la rivière.

Mais ce peut être une source ordinaire, car il n'est pas nécessaire qu'elle soit thermale pour produire des buées.

Pendant l'hiver, alors que la température extérieure s'abaisse vers 0 degré, les sources profondes ont une température constante comprise entre 10 et 15 degrés, aussi voit-on des émanations vaporeuses se produire le matin quand la terre est très refroidie.

Précisément notre correspondant signale que les vapeurs de Pietramala s'observent surtout le matin.

Un savant géologue nous dit qu'il croit simplement à une source ordinaire à température constante, donc chaude l'hiver, froide l'été. Les terrains de cette région sont tous formés par les schistes lustrés où il y a beaucoup de lits calcaires peu épais, noyés dans les schistes argileux, le plus souvent à la surface.

Or, jamais il n'existe en Corse de source chaude dans ces schistes ; les sources d'Orezza, qui en proviennent, sont des eaux fraîches et même très fraîches.

La conclusion de toutes ces investigations provoquées par la nouvelle d'un « volcan » en formation dans les « terrains ignifères » de la Corse, n'aura pas été sans intérêt et montre que les habitants de cette région pourraient à peu de frais mettre à jour une importante source d'eau potable, sinon minérale.

Il faut donc renoncer à l'espérance optimiste de ce compatriote du berger visionnaire se réjouissant déjà, par une anticipation prématurée, de l'éclosion future d'un gentil petit volcan corse qui, disait-il, procurerait à son Ile une incomparable attraction susceptible d'aider à la question du relèvement par un mouvement touristique considérable et ininterrompu...

A. C.

Les régions touristiques de la Corse

LA COTE ENCHANTÉE

Excursions (1)

2. — La remontée de la rivière de Porto.

En sortant de Porto, on emprunte la route forestière d'Evisa, qui s'élève dominée par la haute muraille grise du Capo d'Orto (1306 m.). En bas le gouffre de la rivière se creuse et se rétrécit. Des ponts et des cascades, des maquis et des châtaigneraies. Au pied de falaises granitiques, sur les pentes affaiblies du granite, *Ota* s'étage en amphithéâtre; les jardins, exposés au midi, portent des cédratiers et des vignes.

Voici maintenant le ruisseau d'Aitone, qui vient du col de Ver-gio en traversant l'étroit passage de la *Spelunca* : un sentier, véritable escalier (*scala della Spelunca*) se déroule en lacets le long de la paroi abrupte. « Au début de cette descente, c'est à plus de 500 m. en contrebas qu'on voit le torrent rouler dans son lit étroit, limité de toutes parts par des murailles à pic; des aiguilles s'y dressent au dessus d'un seul jet à plusieurs centaines de mètres, absolument verticales et inaccessibles. Il semble qu'il soit impossible d'atteindre le fond de la gorge; cependant le sentier tracé dans les granulites y descend en lacets interminables, et aboutit au confluent même de la rivière de Porto et de celle d'Aitone, où se trouve un vieux pont génois à forme typique, c'est-à-dire en dos d'âne, sans parapets et aux dalles glissantes » (Deprat). Site remarquable où d'énormes blocs éroulés, arrondis par les eaux encombrant le thalweg dans un entassement chaotique.

A 850 m. d'altitude, *Evisa* commande une position sans rivale, réunissant les trois éléments de toute villégiature : la mer, la montagne, et la forêt. « De blanches maisons, assises sur un terrain granitique, de belles plantations d'arbres où le châtaignier voisine avec l'olivier, le pommier, le cerisier et le noyer, des forêts de pins étalées au loin sur les flancs des montagnes aux sommets de porphyre rouge, donnent à ce beau village un aspect enchanteur qui n'est pas dépourvu d'une certaine majesté. » (Zuccarelli). Dans un climat doux, sec et lumineux; les rues, bordées de platanes, de tilleuls et d'acacias ouvrent vers la mer prochaine d'admirables perspectives. Une eau excellente, captée à 3 kil. fait partout régner la fertilité.

Mais la supériorité d'Evisa réside dans la forêt d'Aitone, où les troncs nobles et élégants des pins laricios laissent pénétrer la lumière des plus beaux ciels. « Le sol est couvert d'un tapis toujours frais, semé de baies de fraisiers innombrables. Ici l'églantier laisse tomber ses fleurs argentées dans le courant d'une onde limpide; là un framboisier détache son or sur un fond d'herbe sombre. » (Girolami-Cortona). Des moulins, des cascades et des fontaines, des maisons forestières au milieu de la fraîcheur, des cols d'où le paysage est grandiose, et le *Belvédère* (975 m.) d'où l'on a un spectacle saisissant sur des gorges, des monts et des abîmes.

(1) Voir précédentes livraisons, à partir du N° 25 (Janvier-Février 1924).

3. — La route de l'intérieur.

Au lieu de continuer vers le Niolo, regagnons Ajaccio par la route de l'intérieur. Après le col de Sevi (1101 m.) la route descend rapidement vers la chapelle de St-Roch (755 m.) et le gracieux village de *Renno*, ombragé par de beaux chênes verts. Le col de St Antoine n'est déjà plus qu'à 496 m. et les escarpements de la *Sposata* (1429 m.) ferment l'horizon. Sur une colline boisée qui domine de 400 m. la vallée du Liamone, *Vico*, qui fut un chef-lieu de district, n'est plus qu'une humble et riante bourgade, un peu délaissée des touristes. De là on se rend aux bains de *Caldanella* (eaux thermales sulfureuses et salines, mais installation encore rudimentaire) ou à ceux de *Guagno* (eaux sulfurées sodiques, connues dès le XVI^e siècle et analysées par les médecins français au XVIII^e siècle). En face de *Vico*, l'ancien couvent de St-François, qui émerge sur une plate-forme ombragée de magnolias superbes, garde des tableaux du XV^e siècle, une crédence en bois sculpté de 1664, un curieux tabernacle en marbre de 1698, etc. Les excursions sont nombreuses : ascension de la Cuma (911 m.), le col de Sorrò, Poggiolo et Soccia, au delà de Guagno (on peut atteindre en quelques heures la région des lacs de Creno et de Nino), au S. la vallée du Liamone (cascade de Pisciallonde, Bocca di Campedoggio, Azzano et Monte Tritorre).

La route serpente sur les flancs de la colline au pied de laquelle le Liamone se précipite en torrents et, après avoir dépassé *Arbori* et ses magnifiques châtaigneraies, enjambe le fleuve sur l'arche unique du pont de *Truggia* que dominent les ruines du château de Leca. C'est de là qu'il faut partir pour remonter le Cruzzini, dont la vallée qui s'étrangle dans la traversée de la bordure du massif porphyrique, forme une gorge profonde des plus pittoresques que longe le chemin de Lopigna à Arro. Les villages — Salice, Rosaria, — sont situés à mi-hauteur et semblent très rapprochés. « Cette impression est bien nette lorsque, du col de Tartavello, on contemple Salice sur la pente opposée, à 3 kil. 500 à vol d'oiseau ; mais lorsqu'il s'agit d'aller d'un point à l'autre les détours du chemin transforment les 3 kil. 500 en une quinzaine, qu'un bon marcheur peut à peine effectuer en trois heures. » (Deprat) La partie supérieure de la vallée du Cruzzini est de toute beauté : au delà de Pastricciola, il n'y a plus que de vagues pistes dans des maquis splendides, les plus beaux de la Corse. Entre la punta d'Altore (2020 m.) et le monte d'Oro le maquis cède la place à une forêt de laricios que remplacent peu à peu des hêtres formant une futaie incomparablement belle, la forêt de Gattica. Puis la forêt cessant, par des pentes d'éboulis très raides qui surplombent des ravins vertigineux, produisant une impression écrasante on arrive au col d'Oreccia (1458 m.).

Revenons au confluent du Liamone et du Cruzzini. La vineuse Cinarca nous offre ses aspects fertiles et riants par *Sari d'Orcino*, dont les trois quartiers (*Cardolaccia*, *Acqua in gia* et *Acqua in su*) s'étagent sur les flancs du San Damiano, — *Cannelle* riche en fruits et d'où l'on passe dans la vallée de la Gravona par le col de San Lusorio (611 m.), *Saint-André d'Orcino* et *Calcatoggio*. Partout des légumes, des vignes, des orangers, des citronniers, entre des hauteurs de 8 à 900 mètres que couvrent de belles futaies.

(à suivre)

LOUIS VILLAT.

Les gorges de l'Asco en 1918

Une descente rapide au trot de deux mules nerveuses et nous voici arrivés au pied de cette gigantesque faille des gorges de l'Asco. C'est le défilé classique avec, en plus, je ne sais quelle horreur dantesque.

Des deux côtés, à des hauteurs vertigineuses, la montagne se dresse à pic, vous enserme, vous écrase. Tout au bout de l'étroit couloir, les sombres parois rocheuses semblent même se rapprocher, se rejoindre, se confondre et jeter leur défi de muraille infranchissable.

À droite, un vieux pont génois aux pierres rougeâtres, à l'arche vétuste, marque des chemins qu'on ne suit plus. Un peu plus loin, un autre se dresse, tout blanc celui-ci, admirable portique au seuil des merveilles et qui projette sa courbe élégante d'une rive à l'autre. Une date, inscrite à son fronton, indique l'œuvre grandiose, encore inachevée et qui a demandé déjà cinq ans de travaux et d'efforts. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ici : de la grandeur sauvage de la nature ou du patient labeur de l'homme qui trouble le repos des Titans, attache à leur flanc le pic et la mine et poursuit l'Asco jusque dans ses retraites profondes.

Le poète pourra regretter le sentier escarpé où seul le pas de sa mule réveillait l'écho endormi ; il nous sera difficile de ne pas rendre hommage à la science et au génie humain qui, à force de volonté et d'intelligence, réalise ici tous ses buts.

Le jour qui semble diminuer tout à coup nous annonce que nous commençons à pénétrer au cœur de la chaîne. La route en corniche suit toujours le lit du torrent, à demi desséché en cette saison et qu'un bruit sourd rappelle ; claire et limpide, son eau semble se jouer entre les blocs accumulés, filtre en dessous et force le passage. La hauteur de l'arche que nous venons de franchir indique qu'il doit se réveiller grondant aux grandes crues de l'hiver.

Comme en un kaléidoscope merveilleux, la montagne, jamais identique à elle-même, déroule devant nous toutes ses surprises ; le décor change à toute minute se dépassant pour ainsi dire lui-même en pittoresque aimable ou grandiose.

Tel arbre, agrippé dans les fentes, semble s'accrocher désespérément à la roche nue et la parer d'un peu de verdure ; tel colosse de granit s'écarte doucement pour démasquer la forêt qui surgit ; telle grotte dessine son arabesque au faite d'un pic escarpé ; tel lointain bleu et profond se dissout à force d'immatérialité. L'odeur des lentisques vous grise ; l'air qui circule allège ; l'on se sent sur la route de je ne sais quel rêve imprécis si le bruit clair d'une fontaine ne vous rappelait un moment à la réalité.

Un brusque tournant du chemin vous met subitement en face de baraquements minuscules. L'homme est petit à l'échelle de la montagne, et ce semble là travail de pygmées, écrasé qu'il est par toute la grandeur environnante.

Mais qui peut bien faire son séjour de cette gorge sauvage ? L'étonnement grandit, devient de l'hallucination lorsqu'on voit sortir de ces sortes de huttes, des êtres étranges à cheveux longs et à

face jaune. Ce décor asiatique tout au moins inattendu, achève de vous enlever toute notion du temps et de l'espace. On ne sait plus très bien où l'on est, dans quel pays très vieux ou très jeune, aux premiers âges du monde ou en pleine civilisation.

Contraste saisissant, né de la guerre et rapprochement étrange des fils de la vieille Chine venus tracer des routes dans la France du XX^{me} siècle !

Nous franchissons une passerelle pour approcher de plus près ce campement insolite. Quelques cases où règne le désordre ; des lits-tentes dressés, çà et là ; des couvertures roulées sur quelque pierre au beau milieu du torrent, nous avertissent que nous prenons contact avec l'homme primitif. Des faces jaunes grimacent à l'embrasure d'une porte ou nous regardent curieusement de leurs yeux bridés, masquant sous un front étroit et fermé je ne sais quelles pensées obscures que jamais un Européen ne pourra pénétrer.

Près de là, s'ouvre, parmi les buis, le sentier qui doit nous conduire à la source fraîche, but de notre promenade. En bas, le torrent élargi roule toujours ses galets roses et l'eau cristalline laisse apercevoir çà et là la truite argentée se glissant, furtive, à l'abri de quelque roche au seul bruit de nos pas.

Nous montons et le glouglou d'un ruisseau nous signale les approches de la source. Un cirque de buis qui s'évase, quelques pierres lisses aménagées pour le repos, un frais bruit de cascade, nous y voilà.

« *Manicella* » ! Vrai nom de source, gracieux et frais, vraiment la main d'une fée bienfaisante nous a conduits vers toi !

Ils ne sont pas rares, en montagne, ces coins exquis de fraîcheur et de silence, accueillants à la fatigue, propices au repos, coins émouvants où l'on pourra toujours échapper à la vie, écouter les voix confuses du silence, se repaître de solitude et d'infini.

Qui eût dit, en descendant, qu'un véritable festin nous était préparé au fond de cette gorge pierreuse... Nous n'en revenions pas. La vieille et large hospitalité corse qui tend, hélas ! à disparaître pour laisser place à ce qu'on appelle le progrès, une fois de plus, tenait à honneur de ne pas mentir à sa réputation. Deux coups de tonnerre que répercutent les échos ponctuent vers la fin nos agapes fraternelles. L'orage est effrayant en montagne et la partie menace de finir moins plaisamment qu'elle n'a commencé. Crainte vaine. Les rocs assombris s'éclairent de nouveau ; un chaud soleil mais qui fuit vers son déclin invite au retour.

Et tandis que des bruits sourds assez analogues à ceux de l'orage récent accompagnent tout là bas le chantier en travail ; que, bien loin en avant, le pic du mineur continue à éventrer les granits millénaires ; tandis que deux Chinois, aux gestes lents, la perche où pend la lourde marmite bien fixée sur l'épaule, descendent vers le torrent puiser l'eau de la soupe du soir ; alors que les feux du couchant mettent des teintes rougeâtres aux dernières pentes des monts et que l'ombre commence à noyer les fonds, nous courions, l'âme délivrée de je ne sais quelle angoisse, vers l'horizon élargi où l'Asco va perdre ses eaux parmi les aulnes et les chênes.

M. A. CERVONI

SOUVENIRS DE CORSE

Le Cap Corse

Notre sage, qui s'est accoudé près de nous, montre la terre lointaine que le couchant dore encore. « Vous connaissez Nonza, là-bas dans ses jolis jardins, sur sa grande muraille noire et à pic ? — On s'y est arrêté. — Eh bien, ce n'est pas loin de chez moi. Et, dites moi, avez-vous vu la tour ? — Il y en a tant. — C'est vrai. Et chacune, ou presque, a abrité des héros. Car, voyez-vous, si nous ne sommes pas bons à autre chose, nous autres Corses, et même les Cap Corsins, nous savons mourir. Or, fit-il en se redressant, cette tour de Nonza, Casella. — vous en avez peut-être entendu parler, — l'occupait en 1768, quand les piéves se rendirent aux troupes du Roi. Ses hommes l'avaient abandonné, mais lui, refusait de céder. Il n'avait plus avec lui, dans la bâtisse, qu'un canon chargé, des pistolets et des arquebuses. Pan ! voilà le coup de canon qui part, et puis, l'un après l'autre, en haut, en bas, arquebuses et pistolets. Notre homme, se multipliant, les décharge tous. Il est seul, mais il fait du bruit pour cinquante. Et des ravages aussi. L'officier français, croyant la tour occupée, parle. Alors Casella, qui ne dédaignait pas l'humour, feint d'assembler un conseil de guerre. Au bout d'un quart d'heure, il reparait : la tour sera livrée, mais la garnison sortira avec armes et bagages. Et, devant les Français lassés voilà notre Casella qui défile, tout fier, sale et noir de poudre, la ceinture chargée de pistolets et, sur l'épaule, autant de mousquetons qu'il en peut porter. L'ennemi s'enquiert. Où est donc la garnison si attendue ? En apprenant que Casella la composait à lui tout seul, l'officier, de rage, allait le pourfendre quand le maréchal de Vaux, passant par là, après avoir serré la main au brave, le renvoya... sain et sauf au camp de Paoli, escorté d'une garde d'honneur... Et voilà, Monsieur, l'épisode de la tour de Nonza ».

Alors, comme les autres Corses, les gens du Cap ne craindraient pas la mort ? C'est qu'ils la voient souvent face à face. Je me rappelle les jours féroces où cette presqu'île et ce ciel, aujourd'hui si beaux, semblent agités de toutes les fureurs de l'enfer. Cette mer qui étrangle la montagne, cette montagne qui garrotte la plaine, cet air où tous les vents se rencontrent sont parfois un tragique champ de bataille. Les cédratiers et les citronniers, s'ils sont chargés de fruits, sont soigneusement cultivés, en espaliers horizontaux, à un mètre du sol ; sur la route nationale, des platanes géants, des monstres, sont presque couchés à terre dans leur lutte atroce contre le libeccio. Forés à ces éléments, les hommes sont de trempe d'acier. Les agriculteurs sont des héros, les marinières des conquêtes dont beaucoup ont fait le tour du monde. Je me souviens des balances qui longent l'écueil, jettent l'ancre aux anses les plus infimes, aux criques les moins abritées. La moindre anfractuosité de rocher, dans ces parages, devient un petit port. Je me rappelle Erbalunga, un jour d'automne, contre les montagnes violettes et sous le ciel noir, tragique dans un furieux coup de mer, se détachant

(1) Fin, voir livraison précédente.

de toute la puissance de ses maisons délabrées contre les flots tâchés et verdâtres, fronçant du sourcil gris de toutes ses ardoises assiégées, sous le laiton du ciel. Et je pense à ce pauvre hâvre de Macinaggio, où les bateaux en détresse, par les nuits d'horreur, n'ont d'autre ressource que de s'échouer ou de se briser. Certes, ce n'est pas une côte sans péril que celle où si souvent la cloche tinte, pour que le bateau de sauvetage, monté de héros, fonce aux lames, la cloche, dans les églises où tant de femmes en deuil s'agenouillent, les églises, pleines des ex-voto de tant de marinières, et des modèles de petits esquifs suspendus par tant de patrons reconnaissants, de Madones, de Saint-Pierres bénissant de pauvres mous-ses de plâtre ! En ma mémoire, de tragiques souvenirs se lèvent, la marine d'Albo inondée de torrents de pluie, Santa Severa après la rafale, dans la digne harmonie de ses verts malachites et de ses flots bleus, fins d'ouragans et de mistraux sur la route où les merles solitaires, insensibles à toutes ces détresses, butinent en silence aux herbes parfumées des rochers. Ce dramatique rivage, tout embaumé de romance, à la fois grave, mâle et travailleur, plantureux et gai, ce maquis puissant et mobile, cette aire d'aigles et d'aventuriers, non, ce n'est pas le jardin de paresse que certains disent, c'est bien la Corse, héroïque et magnifique, qui nous fait cortège..

Ton, tan, ton, tan, en éternuant, en crachant dans la mer clapotante et sous le plein ciel d'été, le piston joue, infatigable. Nous avons mis le cap au nord-ouest, franchement. Le menton dans la main, à la balustrade, l'ancien de Farinole regarde ; son œil scrute le fond du golfe où il a laissé sa demeure, entre la montagne et la côte, et qu'il ne verra plus, peut-être. Son œil luit davantage. Et nous, nous regardons, de toute notre force, cette silhouette défaillante de la terre, dans la perte irrémédiable du jour. La jetée hardie de Cyrnos, l'échine rude et sans ombre, aux buissons minces, aux conques vertes, n'est plus. La dague de porphyre serti d'émeraude, un larron est venu, et l'a emportée. Seul, un tres-aillement imperceptible subsiste, une vibration qui s'éthérise, s'idéalise de plus en plus, quelque chose comme la gaze transparente d'un fin batiste qu'une dame, éperdue d'adieux, alors que ses yeux ne verraient plus rien du navire disparu, passionnément agiterait, du bout de ses doigts mignons.

C'est fini, bien fini. La Corse s'est évanouie dans le spasme dernier de la lumière, avec le soleil, vaincu et chassé par la horde orientale des étoiles. Nous ne sommes plus qu'un infime point noir sur la mer en deuil, juste au-dessous de la Voie Lactée qui met sa bouillie de soleils, sa purée de mondes sur nos têtes. Et puis voici qu'un après l'autre les phares de Provence apparaissent, lèvent au ciel leurs bras de rayons rigides, qu'ils laissent retomber en coups de poing sur les flots. La nuit passe, nous passons. Le matin d'été est revenu, resplendissant et conquérant. Voici les bassins de Marseille, où se coudoient les courriers d'Afrique, de l'Orient, de l'Égypte et des Indes.

Allons, vite, dans le train haletant qui va remonter le long du Rhône, par les champs assourdis de cigales, vers Paris. Il n'est pas bon que certains adieux s'éternisent.

Paul CHAUVET.

LES STATIONS ESTIVALES EN CORSE.

L'OSPEDALE

Sur la demande du dévoué Directeur de la *Revue de la Corse*, qui, bien que n'ayant pas d'attaches dans l'île s'en est fait l'apologiste, et au moment où mon excellent confrère et ami, Paul Guitet-Vauquelin, Rédacteur en chef de *Bastia-Journal*, fait une active propagande en faveur des sports d'hiver en Corse, je viens consacrer quelques lignes à une petite station estivale peu connue, mais très agréable par la douceur de son climat et sa situation panoramique ; au surplus, elle ne vise à aucun quartier de noblesse pouvant éclipser ses aînés : Vizzavona, Vivario, Santo-Pietro-di Venaco, etc. car, comme les peuples heureux, elle n'a pas d'histoire. Je veux parler de *l'Ospedale*.

Son nom, qui signifie « Hôpital », est dû à ce que les habitants de Porto-Vecchio et de ses environs viennent lui demander le repos physique nécessité par les chaleurs déprimantes de la côte. La ville de Porto Vecchio fait partie de la plaine orientale, le territoire le plus fertile de la Corse, qui part de Bonifacio, en passant par la Solenzara, les plaines du *Migliacciaro* et d'Aléria et se termine à Bastia. La nature la créa très riche, mais l'insouciance de l'homme n'a pu la rendre habitable pendant la saison d'été, car les fièvres paludéennes y sévissent intensivement, au point de forcer les habitants à demander asile à la montagne.

Cependant, en dehors de la saison chaude où la *Malaria* établit ses assises, la plaine orientale est un séjour délicieux et Porto-Vecchio, qui en est la ville principale, est assise sur un trapèze au fond d'un magnifique golfe dessiné comme un fjord norvégien, dominé par des collines verdoyantes d'oliviers et de chênes-lièges. Ce qui faisait dire au poète *Campestra*, Angelino Veggiari :

« *Là Sulla collina, la città di Porto-Vecchio,*

« *Co i monti per corona, il mar per specchio.* »

En partant de Porto-Vecchio, qui en est à 18 kilomètres, par un ruban de route couleuvrinante grim pant une rampe à 30 % et empruntant son charme aux différents sites qu'elle traverse dans une forêt de pins (*Chiovono, Lattariccio, Vardiola, Vincio*), on trouve le village de *l'Ospedale* qui est à flanc de coteau sur une terrasse de 860 m. au dessus de la mer.

Le décor est prestigieux d'harmonie et c'est un véritable plaisir des yeux, réalisant le prodige d'être lumineux. On y respire un air balsamique où l'odeur du maquis se mélange aux effluves de senteurs marines et l'atmosphère est d'une idéale pureté. De tels avantages font de ce joli petit coin, une station d'été de premier ordre où les organismes, malmenés par les fièvres, viennent se régénérer.

Par un clair soleil, de cette terrasse, entreprise de la nature, on jouit d'une vue splendide sur le golfe et le canal entre la Corse et la Sardaigne, ayant comme premier plan les îles *Cerbicales* (*Forana Piana, Masciu-Marna, Piétricaggiosa, Toro, Vocca, etc.*) où par de ravissantes journées d'Avril et de Mai on va faire des parties de

pêche à la langouste et à *i frutti di mare*, comme disent les Napolitains.

À la tombée de la nuit c'est une féerie, car on aperçoit les éclipses des phares de la *Chiappa*, de *Giovan-Lungo* et de ceux de *Longo-Sardo* et de la *Maddalena* en Sardaigne. De plus, lorsque une escadre française ou italienne croise dans le détroit, pour des manœuvres de nuit, on est aveuglé par les pinceaux des projecteurs électriques des bateaux, qui irradient tout le village.

Les environs de l'Ospedale ne sont pas moins agréables. On est à deux kilomètres de la pleine forêt : le Plateau de *Marghèse*, la *Punta du Diamante* ancien repère des gens qui vivaient en lisière du côté, les *Pinète-Piane Pozzo-Chiaro* et *Barocaccio* où l'on peut admirer des pins parasols, des laricios et des mélèzes géants de plus de 30 mètres de hauteur et assister à cette mélodie harmonieuse de la forêt qui comme la voix d'un orgue immense aux notes lentes et graves, vous berce l'âme et vous transporte dans des régions ultraterrestres, vous laissant infiniment petit au milieu de cette nature grandiose, représentée par une douce oasis de fraîcheur et de calme impressionnants.

Jean de QUENZA

Arrivée au port d'Ajaccio

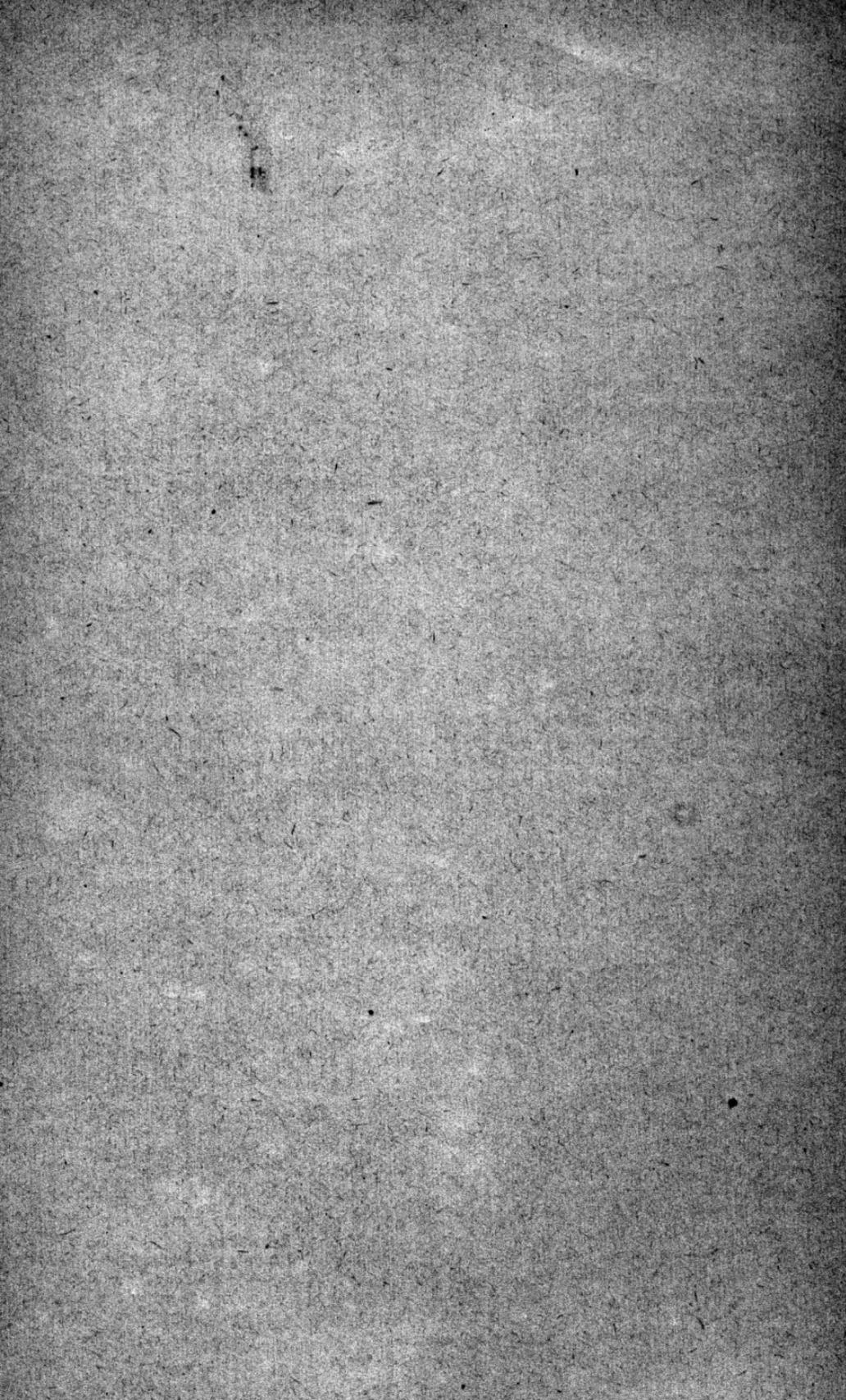
Vous connaissez cette minute heureuse : quand, hors de l'escalier vacillant et raide, l'on jaillit sur le pont, où, dans les coups de vent du matin meurt l'odeur écœurante des cabines. Venez, parmi les chaises longues, sans regarder, dans leurs gaines de fichus et d'écharpes, les visages décolorés de sommeil, venez, à l'avant du navire, près de la cloche dont le bronze a des vibrations indiciblement lointaines et pures, lorsqu'on la frôle. Appuyez-vous au bastingage, et regardez, tandis que l'air marin lave votre front et que vos lèvres s'humectent de sel.

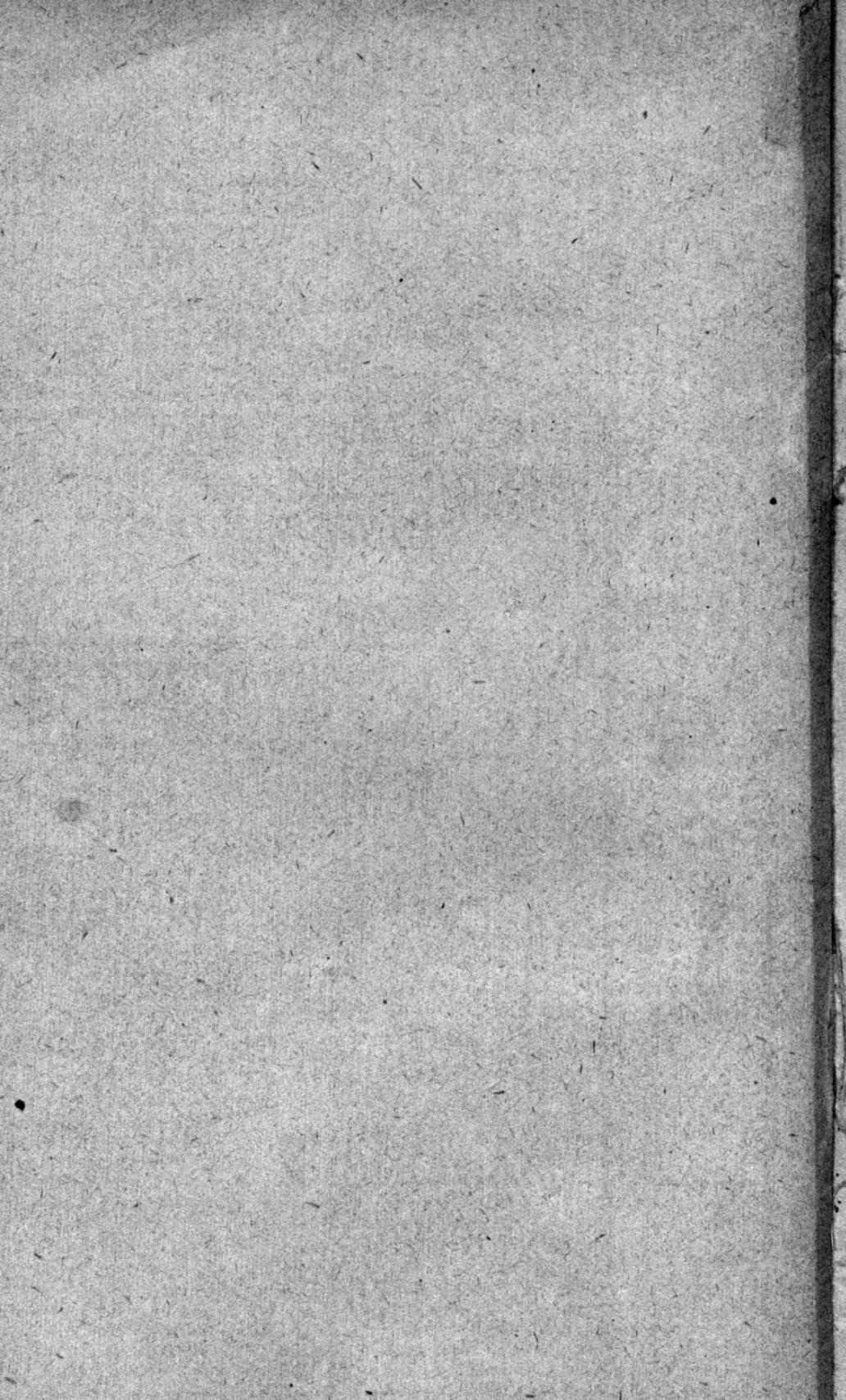
C'est l'aube rose qui se lève. À peine une lueur d'abord, sur l'horizon humide et gris. Derrière nous la mer est encore obscure, la proue coupe des flots couleur de plomb. La lueur, cependant prend un ton plus vif et s'étend. Le nuage gris qui semblait traîner au ras de l'horizon affirme ses contours, découpant, sur le ciel de plus en plus rose, le profil déchiqueté d'une ombre chinoise : c'est la côte. Qui de nous n'a pas eu un battement de cœur, à voir ainsi, hors de l'eau glauque, embrasant le soleil levant, surgir la patrie unique et bien aimée ?

Respirez : le parfum de la Corse gonfle vos narines, légendaire et toujours renouvelé, senteurs capiteuses et bienfaisantes du maquis sauvage, du sol poudreux grillé de soleil, des feuilles luisantes et savoureuses des jardins de la côte, où les roses s'emmêlent aux cédrats.

Petit à petit, le jour monte et le navire approche : voici qu'on distingue les Sanguinaires dont le phare tournant va s'éteindre. Un étincellement lumineux escalade l'horizon, et par une brèche, tout-à-coup éblouissante, les premiers pinceaux solaires balayent l'eau froide. Des clapotis de rose s'allument. L'écume que la proue fait jaillir a des reflets d'or vert et d'agate. Nous avons doublé les Sanguinaires. Le navire évolue pour l'accostage.

Calme, sous la colline d'oliviers du Salaris, avec ses maisons aux murs d'ocre et de chrome, et les palmiers verts du jardin, aux premières caresses du soleil Ajaccio s'éveille, souriant au jour, déjà tiède, qui commence. — D. L.





Ouvrages d'occasion

Editions d'avant-guerre

Eurêka, grand roman historique par J.-B. LAGLAIZE. 1 vol. broché. in-18 rais. de 388 grandes p. en caractères nets, soigneusement impr. sur bon papier, 2^{me} édition, 4,50, *franco*, 5 frs.

Historique complet, avec description authentique, sous la forme d'un roman passionnant, du siège de Syracuse par les armées romaines. Les détails de la célèbre défense de la ville par Archimède et ses miroirs ardents, y sont décrits avec une précision qui rappelle le style de Flaubert décrivant le siège de Carthage. Lecture aussi captivante qu'instructive.

Les Drames du Cœur par H. GOURDON DE GENOUILLAC. 1 vol. broch. in-18 rais, illustré de 8 grav. hors texte. 3 fr., *franco*, 3,50

L'auteur de tant d'ouvrages renommés a su mettre dans cette troublante aventure un charme passionnant, qui captive le lecteur en augmentant l'intérêt jusqu'au tragique dénouement.

Histoires de mon village, par B.-H. Révoil, 1 vol. broch. in-8, illustré de 13 gravures sur bois tirées hors texte sur pap. teinté. 4,50, *franco*. 5 fr. 25

Les onze récits qui forment cet intéressant vol. sont des épisodes authentiques de l'histoire de la Provence et des Bouches du-Rhône, pays de l'auteur qui a fourni des éléments précis pour les illustrations.

C'est pour cette belle région, une sorte de monographie composée de légendes campagnardes et de drames mouvementés écrits avec le talent reconnu de ce brillant conteur.

Il était une fois... *récits et nouvelles de toutes les couleurs*, par Philibert AUDEBRAND. 1 vol, in-8, illustré par 15 dessins de KAUFMANN gravés sur bois et tirés hors texte sur papier teinté 4,50 ; *franco* 5 fr. 25.

Le charmant conteur, dont on connaît les ravissantes nouvelles, a groupé sous ce titre quelques unes de ses productions les plus remarquables. L'intérêt dramatique, la richesse de l'imagination et la vérité historique s'harmonisent, dans cet ouvrage artistement illustré.

Catalogue d'ouvrages sur la Corse

Brochure sous couverture contenant 22 col. de notices bibliographiques.

Il sera adressé gracieusement et *franco* à tous les abonnés de la 6^{me} année qui nous en feront la demande.

LES RÉGIONS TOURISTIQUES DE LA CORSE

par M. L. VILLAT, Docteur ès-lettres.

M. Louis Villat, dont l'importante thèse de Doctorat a été consacrée à la Corse, a montré dans cette œuvre nouvelle, qu'il n'a pas étudié ce pays au seul point de vue historique mais qu'il en connaît tout le côté pittoresque et sait guider le touriste parmi toutes les beautés et curiosités qu'il importe de visiter si l'on veut bien connaître la Corse.

Une carte schématique indique clairement les régions, tracées par M. L. Villat, à travers lesquelles il fait excursionner le visiteur après lui avoir fourni sur chacune d'elles quelques notions historiques et géographiques.

Cette publication, établie sur un plan entièrement nouveau, très convenablement présentée avec même papier et même format que la *Revue*, est aussi bien un guide qu'un ouvrage de bibliothèque, intéressant autant la Corse qui sait que le touriste qui désire connaître. — *Les Régions touristiques* sont envoyées *franco* moyennant 4 fr. versés au Compte postal N° 211-44, de M. A. Clavel, 48, rue Saint Lazare, à Paris.

A tous les vents, scènes de la vie réelle à la ville et à la campagne par H. GOURDON DE GENOUILLAC, 1 fort vol. in-8, couv. illustrée, orné de 16 grav. sur bois hors texte, sur papier teinté, 4 fr. 50, *franco*, 5 fr. 25.

Ce recueil de nouvelles prises sur le vif forme une lecture variée et attrayante. Jamais l'éminent romancier qui a laissé tant d'œuvres charmantes n'a été mieux inspiré.

L'honneur de la Marquise, par Ch. DESLYS. 1 vol. in-8, orné de 9 grav. sur bois par Kauffmann, tirées hors texte sur pap. teinté. 3 fr. 50, *franco*, 4 francs 25.

Si vous aimez les émotions vives, les situations palpitantes, les dramatiques récits qui saisissent et impressionnent du début au dénouement, lisez cet ouvrage d'un de nos meilleurs romanciers,

Dans le cas d'une demande de 3 vol. les frais de port seront diminués de moitié. Ajouter 0, 50 cent. si l'on désire la recommandation postale.

Les 6 vol. réunis, *franco* : 25 francs.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

TROIS OUVRAGES sur la CORSE

Un Tour en Corse par BOISARD, 21 photos, 5 pl. en coul. *gr. luxe.* 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr DESBROSSES, 20 phot. *gr. luxe.* 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3.50

Réduction pour les 3 réunis en un seul paquet, *franco* 10 fr. avec recom. 10 fr. 50. — Derniers exemplaires.

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes toujours à la disposition de nos abonnés, pour leur donner tous les renseignements désirés non seulement sur des ouvrages corses, mais sur tous les autres livres anciens ou modernes, de la littérature française. De même que nous pouvons leur expédier des livres ou publications de tous les éditeurs.

UN TOUR EN CORSE

Parmi les publications choisies le plus souvent dans nos bureaux pour leurs illustrations représentant le mieux la Corse, l'album de P. BOISARD a eu de nombreuses préférences.

Imprimé sur papier de luxe, en grand format in 8° jésus (25+19 c.) ce récit de voyage alertement écrit est supérieure-ment illustré.

Une vingtaine de photos en diverses teintes sont encadrées par un texte intéressant tandis que cinq planches tirées à part en noir, bleu, bistre, sanguine et orange présentent en petits tableaux des vues célèbres de la Corse.

L'éditeur nous avait fait plusieurs livraisons de cet album coté d'abord 5 fr, puis 6 francs, mais lors de notre dernière demande, voyant l'édition presque épuisée nous avons pris ce qui en restait.

Contrairement à ce qu'on peut supposer en pareil cas, nous profiterons de ce monopole pour favoriser nos abonnés en ramenant le prix à 4 fr.50 (franco 5 fr.) (recom. en plus). Les amateurs sont ainsi prévenus que : *Un tour en Corse*, près d'être épuisé, ne se trouvera plus bientôt que chez les bouquinistes, et à quel prix ?

Nous accorderons des conditions spéciales aux nouveaux abonnés qui voudraient se procurer les trois dernières années de la *Revue*.

A nos lecteurs

Les demandes de collections complètes de la *Revue* ont dépassé nos prévisions et complètement épuisé les N^{os} 2, 7 et 8 des deux premières années. Nous serions reconnaissant à nos anciens abonnés qui pourraient nous en adresser un exemplaire. Nous sommes disposé à le racheter au-dessus de sa valeur ou l'échanger avantageusement.

Par contre l'augmentation de notre tirage dans la suite nous permet d'accorder des conditions spéciales aux nouveaux abonnés qui voudraient se procurer les 3 dernières années.

Les soirées littéraires

2 forts vol. de 400 pages sur 2 colonnes, in-4°, très nombr. illustrations, textes variés par des auteurs connus. *Soldés franco* : 10 fr. recom. 10, 50.

NAPOLÉON

par l'image (1769-1821)

154 *photogravures sur papier de luxe*, texte par MOREAU-VAUTHIER

Ouvr. le plus complètem. et commenté exceptionnellement avancé aux.

Prix : 3 f. ; franco : 3 f. 50 ; recom. 4 f.

Itinéraires Descriptifs

DES

Routes de la Corse

NATIONALES

Forestières et Départementales

AVEC

Quarante dessins, profils, points principaux et la *Carte Routière*

Ouvrage honoré de subventions : du Conseil Général de la Corse, de la Chambre de Commerce d'Ajaccio, la Chambre de Commerce de Bastia, de l'office national du Tourisme, etc. *Format de poche, 272 pages compactes* Prix : 10 fr.; franco 10 fr. 50.; recom. 11 fr.

La CORSICA de NOVELLINI

La plus belle allégorie de la Corse, format 80×60, valeur 30 francs, prix 15 fr. *franco* en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (*exceptionnel*).

Œuvre artistique de 1^{er} ordre

Aux lecteurs corses qui ne possèdent pas encore ce remarquable tableau nous rappelons sa valeur *exceptionnelle* en les engageant à profiter de cette véritable occasion avant que le prix en soit augmenté.